



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des  
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les  
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[M - O]

**Feller, François-Xavier de**

**Liège, 1797**

MON

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60973](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60973)

pour l'ancienneté de l'édition. On croit qu'il parut vers l'an 1479. On a aussi des *Poésies* de cet auteur.

MOMUS, fils du Sommeil & de la Nuit, & le dieu de la raillerie, s'occupoit uniquement à examiner les actions des dieux & des hommes, & à les reprendre avec liberté. On le représente levant le masque de dessus un visage, & tenant une marotte à sa main. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, & Minerve une maison, il les tourna tous trois en ridicule: Neptune, pour n'avoir pas mis au taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts; Minerve, pour n'avoir point bâti sa maison mobile, afin de pouvoir la transporter lorsqu'on auroit un mauvais voisin; & Vulcain, de ce qu'il n'avoit pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ses pensées les plus secrètes. On voit par cet essai de critique, que Momus n'entendoit pas grand chose en ce genre. C'est la fable du Gland & de la Citrouille.

MONALDESCHI, (Louis de) gentilhomme d'Orviette, naquit en 1326. Il passa à Rome presque toute sa vie, pendant laquelle il jouit toujours d'une santé parfaite & d'un jugement très-sain. On a de lui des *Annales Romaines*, en italien, depuis 1328 jusqu'en 1340. On croit qu'il les avoit poussées beaucoup plus loin; mais que le reste est perdu ou caché dans quelque bibliothèque.

MONALDESCHI, (Jean  
Tome VI,

de) favori ou écuyer de la reine Christine de Suede, composa secrettement un libelle contre cette princesse, où il dévoiloit ses intrigues. Christine le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violens, elle ordonna au capitaine de ses gardes & à deux nouveaux favoris de l'égorger. Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de Christine, fut commis à Fontainebleau en 1657. Le Bel, Religieux de l'ordre de la Trinité, en a donné la Relation. *Voyez ce mot & CHRISTINE.*

MONARDES, (Nicolas) célèbre médecin de Séville, dont on a: I. Un *Traité des Drogues de l'Amérique*, Séville, 1574, in-8°, en espagnol; traduit en françois par Colin, Lyon, 1619, in-8°, & en latin par Charles de l'Escluse, Anvers, 1579. II. *De rosa*, Anvers, 1564, in-8°. III. Plusieurs autres ouvrages en latin & en espagnol. Ce savant, mort en 1577 ou 1578, n'y enseigne que ce qu'une longue expérience lui avoit appris. Ses livres ne sont pas communs.

MONBRON, (Fougeret de) mort au mois de septembre 1760, étoit né à Péronne. C'étoit un de ces auteurs qui ne peuvent vivre avec eux-mêmes, ni avec les autres; frondant tout, n'approuvant rien, médifant de tout le genre humain, qui les hait par représailles. On a de lui: I. *La Henriade travestie*, in-12, qui ne vaut pas le *Virgile travesti* de Scarron, quoiqu'il y ait quelques bonnes plaisanteries. Voltaire lui-même en a ri. II. *Pré-servatif contre l'Anglomanie*,

D d

in-12; ouvrage écrit avec emportement. III. *Le Cosmopolite*, ou le *Citoyen du Monde*, in-12: livre où l'on trouveroit quelques vérités morales assez utiles, si l'auteur ne paroissoit outré. IV. *Des Romains infames & indignes d'être cités*.

MONCADE, (Hugues de) d'une très-illustre & ancienne famille originaire de Catalogne, & autrefois souveraine du Béarn, accompagna dans sa jeunesse Charles VIII, roi de France, dans son expédition d'Italie. L'alliance de Ferdinand, roi d'Espagne, avec le monarque François étant rompue, il s'attacha à la fortune de César Borgia, neveu du pape Alexandre VI. Mais lorsqu'après la mort de son oncle, Borgia se déclara pour les François, Moncade passa dans l'armée Espagnole, commandée alors par le grand Gonsalve. La guerre étant terminée en Italie, il se distingua contre les pirates des côtes d'Afrique, par des actions éclatantes, qui lui méritèrent le riche prieuré de Messine. Les services importants qu'il continua de rendre sur mer à Charles-Quint, furent récompensés par la vice-royauté de Sicile. Il fut fait prisonnier, en 1524, par André Doria, sur la côte de Genes, & n'obtint sa liberté que par le traité de Madrid. Le pape Clément VII étant entré, en 1526, dans la ligue formée entre les Vénitiens & François I, pour le rétablissement de François Sforce dans le duché de Milan; Moncade, qui commandoit alors pour l'empereur en Italie, fit avancer vers Rome un corps de troupes considérable, s'en

empara sans résistance, contraignit le pape à se réfugier dans le château St-Ange, abandonna au pillage le palais du Vatican & l'église de S. Pierre & S. Paul, qui se trouve dans son enceinte, & obligea le pape à signer une treve avec l'empereur; treve qui n'empêcha pas le duc de Bourbon d'attaquer Rome quelques mois après (voyez CLEMENT VII), Paul Jove, qui se récrie beaucoup sur cette conduite, attribue à la vengeance céleste la mort de Moncade, arrivée deux ans après, en 1528, au combat naval de Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne, où Philippin Doria remporta une victoire complète sur la flotte impériale qu'il commandoit.

MONCEAUX, (François de) en latin *Moncaus*, juriconsulte & poète d'Arras, s'appliqua aussi à l'étude de l'Écriture-Sainte; il étoit seigneur de Froideval, & fut envoyé, par Alexandre Farnese duc de Parme, en ambassade vers Henri IV roi de France. On a de lui: I. *Bucolica sacra*, in-8°, Paris, 1589. II. *Aaron purgatus, sive de Vitulo aureo non vitulo*, *Libri duo*, 1606, in-8°: livre qui a été réfuté par Robert Visorius. Il est inséré dans les *Critici sacri* de Pearson, & il a été prohibé à Rome l'an 1609. III. *L'Histoire des apparitions divines faites à Moïse*, Arras, 1594, in-4°. IV. *Templum justitia*, poème, Douay, 1590, in-8°. V. *Lucubratio in Caput I & VII Cantici Cantecorum*, Paris, 1587, in-4°. VI. Une *Paraphrase* en vers sur le *Psaume 44*. Tous ces ouvrages sont en latin; il y a des re-

cherches & des singularités.  
 MONCHESNAY, (Jacques Lôme de) né à Paris en 1666, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat, & se livra à la poésie. Il travailla pour le théâtre italien, & il y donna quelques pieces remplies de traits d'esprit, mais mal dialoguées & mal conduites. Dégoûté du théâtre par la Religion, suivant les uns, & par trop de sensibilité à la critique, suivant les autres, il fit une Satyre contre cet art qui l'avoit occupé pendant si longtemps. Boileau, à qui il marqua ces sentimens, les approuva. Monchesnay étoit de la société de ce fameux satyrique; mais ayant fait imprimer quelques *Satyres*, que ce poëte ne goûta pas, leur liaison se refroidit.  
 » Il me vient voir rarement,  
 » disoit Boileau, parce que  
 » quand il est avec moi, il est  
 » toujours embarrassé de son  
 » mérite & du mien »: propos où l'égoïsme de Boileau se montre au moins égal à celui de Monchesnay. Le théâtre n'étant plus une ressource pour lui, & la médiocrité de fortune ne lui permettant pas de rester à Paris, il se retira en 1720 à Chartres, où il mourut en 1740, dans sa 75<sup>e</sup>. année. Plusieurs de ses Poësies, qui consistent en *Epîtres*, en *Satyres* & en *Epigrammes* imitées de Martial, n'ont pas vu le jour. Il est encore auteur du *Balaana*, ou *Entretiens de M. de Monchesnay avec Boileau*. Si cet ouvrage est vrai dans toutes ses parties, il donne une assez mauvaise idée du caractère de Boileau; & s'il est faux, il ne doit pas faire juger avantageusement

de la probité de Monchesnay.  
 MONCHRÉTIEN, voyez MONTCHRESTIEN.

MONCHY, (Charles de) connu sous le nom de maréchal d'*Hocquincourt*, étoit d'une noble & ancienne famille de Picardie, féconde en personnes de mérite. Il se signala par sa valeur dans plusieurs sieges & batailles, à la Marsée & à Villefranche en Roussillon. Il commanda l'aile gauche de l'armée Françoisise à celle de Rhétel en 1650. Cette journée lui valut, l'année suivante, le bâton de maréchal de France. Il défit ensuite les Espagnols en Catalogne, & força leurs lignes devant Arras; mais sur quelques mécontentemens qu'il prétendoit avoir reçus de la cour, il se jeta dans le parti des ennemis, & fut tué devant Dunkerque de trois coups de mousquet, l'an 1658, en voulant reconnoître les lignes de l'armée Françoisise.

MONCHY, voy. MOUCHY.

MONCK, (Georges) duc d'Albemarle, né en 1608, d'une famille noble & ancienne, se signala dans les troupes de Charles I, roi l'Angleterre; mais ayant été fait prisonnier par le chevalier Fairfax, il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après, pour conduire un régiment contre les Irlandois Catholiques. Après la mort tragique de Charles I, Monck eut le commandement des troupes de Cromwel en Ecosse. Il soumit ce pays; & la guerre de Hollande étant survenue, il remporta en 1653 une victoire contre la flotte Hollandoise, où l'amiral Tromp

fut tué. Cromwel étant mort en 1658, le général Monck fit proclamer protecteur Richard, fils de cet usurpateur. Charles II, instruit de ses dispositions favorables à la famille royale, lui écrivit alors pour l'exciter à le faire rentrer en Angleterre. Le général Monck forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône. Après avoir dissimulé quelque tems pour prendre des mesures plus efficaces, il se met en 1660 à la tête d'une armée attachée à ses intérêts, entre en Angleterre, détruit par ses lieutenans les restes du parti de Cromwel, pénètre jusqu'à Londres, où il casse le parlement factieux, en convoque un autre & lui communique son dessein. On s'y porte avec enthousiasme; Londres se déclare en faveur de son légitime souverain: Monck le fait proclamer roi, & va au-devant de lui à Douvres lui porter le sceptre qu'il lui a rendu. Charles II, pénétré de la plus vive reconnaissance, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand-écuyer, conseiller-d'état, trésorier de ses finances, & duc d'Albemarle. Le général Monck continua de rendre les services les plus importans au roi Charles II. Il mourut comblé de gloire & de biens, en 1679; fut pleuré de son prince, & enterré à Westminster au milieu des rois & des reines d'Angleterre. On a de lui des *Observations politiques & militaires*, Londres, 1671, in-fol., en anglois. Sa *Vie*, écrite par Thomas Gumble, in-8<sup>o</sup>, en anglois, a été traduite en françois par Guy Miege, in-12. On apperçoit

dans toute la conduite de ce général un politique sage, qui, si l'on excepte la lâcheté qu'il eut de reconnoître & de servir Cromwel, n'enfanta que des projets avoués par la probité, ou ordonnés par le devoir.

MONCONIS, (Balthazar) étoit fils du lieutenant-criminel de Lyon. Après avoir étudié la philosophie & les mathématiques, il voyagea dans l'Orient, pour y chercher bonnement les traces de la philosophie de Mercure Trismégiste & de Zoroastre. Ses recherches n'ayant pas satisfait sa curiosité, tous ces philosophes Asiaticques étant plus célèbres & plus grands en Europe que dans leur pays, il revint en France & mourut à Lyon en 1665. Ses connoissances le firent estimer des savans, sur-tout des amateurs de la chymie. Ses *Voyages* ont été imprimés en 3 vol. in-4<sup>o</sup>, Paris, 1695, & en 5 vol. in-12. Ils sont plus utiles aux savans qu'aux géographes. L'auteur s'est plutôt attaché à remarquer les choses rares & recherchées, qu'à donner des descriptions topographiques. Le style en est traînant & n'anime pas le lecteur.

MONCRIF, (François-Augustin Paradis de) secrétaire des commandemens de M. le comte de Clermont, lecteur de la reine, l'un des Quarante de l'académie françoise, naquit à Paris d'une famille honnête en 1687, & y mourut en 1770. Ses principaux ouvrages sont: I. *Essai sur la nécessité & sur les moyens de plaire*, plusieurs fois réimprimé in-12. Production agréablement & finement écrite, mais d'un style quelque-

fois affecté. II. *Les Ames rivales*, petit roman, & d'autres pieces, telles que des *Ballets*, des *Romances*, des *Pastorales*, &c. III. *L'Histoire des Chats*: bagatelle jugée trop sévèrement dans le tems, & presque entièrement oubliée aujourd'hui. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1761, 4 vol. in-12.

MONDEJEU, voyez SCHULEMBERG.

MONDONVILLE, (Jeanne de) fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, se distingua de bonne heure par sa beauté & son esprit. Recherchée par divers seigneurs, elle épousa en 1646 Turles, seigneur de Mondonville. Ayant perdu son époux, elle se mit sous la direction de l'abbé de Ciron, & forma le projet d'employer ses biens à la fondation d'une congrégation, dont l'abbé de Ciron dressa les statuts & les réglemens. Ce nouvel Institut fut confirmé par un Bref d'Alexandre VII, en 1662, & autorisé de lettres patentes en 1663. Peu de tems après, ces Constitutions furent imprimées avec l'approbation de dix-huit évêques & de plusieurs docteurs. C'est cet Institut si connu sous le nom de *Congrégation des Filles de l'Enfance*. Il avoit déjà formé des établissemens dans plusieurs diocèses, lorsqu'on prétendit qu'il servoit d'asyle à des factions & à des menées dangereuses pour l'Eglise & pour l'Etat. On nomma des commissaires, & après un mûr examen, la congrégation de l'Enfance fut supprimée par un arrêt du conseil de 1686. L'institutrice fut reléguée dans le couvent des Hospitalières de

Coutances, & privée de la liberté d'écrire & de parler à aucune personne de dehors. Elle y mourut en 1703. Les filles de l'Enfance furent dispersées. L'abbé Racine, dans son *Histoire Ecclésiastique*, en fait presque des martyres; les gens impartiaux les regarderent comme les victimes d'un fanatisme, dont elles ne connoissoient, ni les vues, ni les ressorts: « La cour (dit un auteur » très-instruit de cette affaire) » eut des preuves incontes- » tables que cette fondatrice » avoit donné asyle à des » hommes de mauvaise doc- » trine & mal intentionnés » pour l'état; tels que le P. » Cerle & l'abbé Dorat; » qu'elle avoit fourni à ceux- » ci les moyens de sortir du » royaume; qu'elle avoit fait » imprimer, dans sa maison & » par ses filles, plusieurs Li- » belles contre la conduite du » roi & de son conseil. On » enleva cette imprimerie; on » dressa des procès-verbaux; » & sur tous ces faits, on eut » quantité de dépositions au- » thentiques & juridiques, » avec les témoignages des » plus anciennes filles de cette » maison ». Voyez JULIARD & REBOULET.

MONDONVILLE, (Jean-Joseph Cassanéa de) l'un des plus célèbres musiciens du 18e. siècle, vit le jour à Narbonne en 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il se rendit en 1737. Trois morceaux de génie annoncerent une lyre enchanteresse & savante, qui égaloit celle de la Lande. C'étoient le *Magnus Dominus*, le *Jubilate* & le *Dominus regnavit*.

que l'on entend encore avec applaudissement. Il fut rival & ami de Guignon, qui tenoit alors le premier rang en ce genre. Ses *Sonates*, ses *Simphonies* & ses *Motets* lui méritèrent la place de maître de musique de la chapelle du roi. Il mourut à Belleville, près de Paris, le 8 octobre 1772.

MONDRAINVILLE, voy. DUVAL Etienne.

MONET, (Philibert) né en Savoie l'an 1566, mort à Lyon en 1643, se distingua chez les Jésuites, où il entra par goût pour l'étude. Les langues l'occupèrent d'abord, & elles lui durent quelques ouvrages, éclipsés par ceux qu'on a donnés après lui. Son Dictionnaire latin-françois, intitulé : *Inventaire des deux Langues*, Paris, 1636, in-folio, eut cours dans le tems. Monet se tourna ensuite du côté du blason & de la géographie de la Gaule : ce qu'il a fait sur cette matière est encore consulté par les savans.

MONETA, (le Pere) Dominicain de Crémone, vivoit du tems même de S. Dominique, & mourut vers 1240. Il se rendit célèbre par sa science & son zèle contre les hérétiques de son tems. Le P. Riccinus, du même ordre, fit imprimer à Rome en 1643, in-folio, un *Traité* latin du P. Moneta contre les Vaudois.

MONFORT, voy. MONTFORT.

MONGAULT, (Nicolas-Hubert de) fils naturel de Colbert Pouanges, né à Paris en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire. En étant forti, il demeura successivement auprès de l'archevêque

de Toulouse, Colbert, qui le protégeoit; & ensuite auprès de Foucault, qui lui procura une place à l'académie des inscriptions, & celle de précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. L'académie françoise se l'associa en 1718, & le perdit en 1746. On a de lui :

I. Une traduction françoise de l'*Histoire d'Hérodien*, 1 vol. in-12, Paris, 1745. II. Une traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, Paris, 1714 & 1738, 6 vol. in-12, réimprimée depuis en 4 vol. Cette version, aussi élégante & aussi exacte que celle d'*Hérodien*, est enrichie de notes qui font honneur à son goût & à son érudition. On apprend dans le texte & dans les remarques, à connoître l'esprit & le cœur de Cicéron, & les personnages qui jouoient de son tems un grand rôle dans la république Romaine. III. Deux *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie*.

MONGIN, (Edme) né à Baroville, dans le diocèse de Langres, en 1668, fut d'abord précepteur du duc de Bourbon & du comte de Charolois. Il mérita, par ses talens pour la chaire, l'évêché de Bazas en 1724. C'étoit un homme d'esprit & de goût. Ces deux qualités se sont remarquer dans le recueil de ses *Œuvres*, publié à Paris en 1745, in-4°. Cette collection renferme ses *Sermons*, ses *Panegyriques*, ses *Oraisons funebres*, & ses *Pieces Académiques*. Ce prélat mourut en 1746 à Bazas.

MONGODIN, (André-Jacques) prêtre & curé, mérita une place entre les hommes illustres avec beaucoup plus de

raison que tant de guerriers qui ont désolé la race humaine, & tant de beaux esprits qui l'ont empoisonnée de leurs erreurs ou amusée par des sottises d'un jour. Né de parens pauvres, mais d'une condition honnête, il embrassa l'état ecclésiastique, & y porta les lumieres & les vertus convenables. Après s'être distingué pendant son vicariat par un zele infatigable, il fut à la demande, & au vœu unanime de toute la paroisse, nommé recteur, ou curé de saint Aubin, dans la ville de Rennes. Il trouva un écu de rente fondée pour les pauvres, & à sa mort arrivée vingt ans après, il en a laissé une d'environ 700 livres constituée en leur faveur. Il ne permit jamais qu'on fit des quêtes dans sa paroisse pour les pauvres; & lorsque le parlement permit à celles de Rennes de faire des emprunts, il ne consentit point que la sienne en fit; il pourvut lui-même à ses besoins; ses dîmes y étoient employées: *Mon revenu*, disoit-il, *appartient aux malheureux; je suis leur caissier, qu'ils viennent chez moi retirer ce qui leur est dû.* Il se trouva quelquefois dans des momens de disette, & n'ayant rien à donner, il partagea avec eux son repas. Enfin épuisé par des travaux vraiment apostoliques, & l'activité d'une charité intelligente, généreuse, sans partialité & sans exception, toujours attentif, autant que les circonstances le permettoient, à cacher ses œuvres, il mourut en 1775 dans son confessionnal, en réconciliant les pécheurs avec Dieu: mort plus glorieuse aux yeux du vrai sage

que celle de ces héros profanes qui expirent sur un champ de bataille, couverts du sang de leurs freres. Ses paroissiens lui ont dressé un monument avec cette inscription simple, mais touchante & énergique:

*Hic jaces*  
*Andreas Jacobus Mongodin*  
*Hujus parochia rector,*  
*Cleri diocessani procurator;*  
*Virtute, consilio, exemploque po-*  
*ten-*  
*Pauperum pater, pauper ipse,*  
*Ut divina Providentia, subsidio,*  
*Sic in vidu paritonia dives,*  
*Egenis alimenta, vestes abunde*  
*suffecit;*  
*Hanc sacram edem*  
*Resecit, ampliavit, exornavit;*  
*In sacro penitentia tribunal se-*  
*dens*  
*Animam Deo reddidit.*

MONIN, (Jean-Edouard du) natif de Gy dans le comté de Bourgogne, publia un grand nombre de pieces de *Poésies latines*, 1578 & 1579, 2 vol. in-8°; & *françoises*, 1582, in-12, sous le regne de Henri III. On a encore de lui 2 *Tragédies* imprimées, l'une sous le titre du *Quarême de du Monin*, Paris, 1584, in-4°; l'autre sous celui de *Orbec-Oronte*, dans le *Phœnix* de du Monin, 1585, in-12. Il fut assassiné en 1586, à 29 ans, après avoir donné de grandes espérances. On le regardoit non-seulement comme un génie précoce, mais comme un des meilleurs esprits de son siècle. On n'applaudit guere à ce jugement, quand on lit les vers de du Monin. Ils sont si obscurs, si plats, si trainans, si défigurés par une érudition pédantesque, qu'on ne trouve pas étrange qu'à son âge il eût



enfanté de telles productions. Voetius a prétendu que le cardinal du Perron avoit eu part au meurtre de ce jeune-homme, pour se venger de quelques mauvaises satyres : calomnie atroce, avancée sans preuve & sans vraisemblance par cet écrivain téméraire & emporté.

**MONIQUE**, (Sainte) née en 332 de parens chrétiens, fut mariée à Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, dont elle eut 2 fils & une fille. Elle convertit son mari qui étoit païen, & elle obtint, par ses prières & par ses larmes, la conversion de S. Augustin, son fils aîné, qui étoit engagé dans les plaisirs du siècle & dans les erreurs du Manichéisme. Après avoir enfanté ce cher enfant à l'Eglise & à la Religion, elle mourut en 387 à Ostie, où elle s'étoit rendue avec lui pour passer en Afrique. L'Eglise fait sa fête le 4<sup>e</sup>. jour de mai. Par une application ingénieuse & touchante, on lit à l'Evangile de la Messe la résurrection du fils de la veuve de Naïm. L'oraison *Deus merentium consolator*, &c., est pleine d'onction & de la plus tendre piété.

**MONMOREL**, (Charles le Bourg de) né à Pontaudemer, fut fait aumônier de la duchesse de Bourgogne en 1697. L'abbaye de Lannoi fut la récompense de son talent pour la chaire, autant que l'effet de la protection de madame de Maintenon. Nous avons de lui un recueil d'*Homélies* estimées, sur les Evangiles des Dimanches, des jours du Carême, & des mystères de J. C. & de la Ste. Vierge. Cette collection, précieuse aux curés de cam-

pagne & même à ceux des villes, forme 10 vol. in-12. L'auteur écrit avec simplicité, avec précision, & ne s'éloigne guere de la méthode & du style des saints Peres, dont il place à propos les plus belles sentences. Nous ignorons l'année de sa mort.

**MONMORENCI**, voyez **MONTMORENCY**.

**MONMOUTH**, voyez **MONTMOUTH**.

**MONNEGRO** ou **DE TOLEDE**, (Jean-Baptiste) sculpteur & architecte, mort l'an 1590 à Madrid sa patrie, dans un âge très-avancé, se fit une grande réputation en Espagne par son habileté. C'est lui qui fit bâtir, par ordre de Philippe II, l'église de l'Ecurial, sous l'invocation de S. Laurent. Les statues des six rois qu'on voit sur la façade de ce temple, sont aussi l'ouvrage de son ciseau.

**MONNIER**, (Pierre le) né dans les environs de Lille, vers l'an 1552, mort vers l'an 1615, parcourut diverses contrées de l'Europe & particulièrement l'Italie. A son retour il publia une *Description des Monumens tant anciens que modernes* qu'il avoit observés dans ses voyages, Lille, 1614, in-12.

**MONNIER**, (Pierre le) né auprès de Vire d'une famille honnête, mérita par ses talens une chaire de philosophie au college d'Harcourt à Paris. L'académie des sciences se l'associa, & le perdit en 1757, à 82 ans. On a de lui, *Cursus philosophicus*, 1750, en 6 vol. in-12. Ce Cours a eu du succès; on le dicta dans plusieurs colleges de province. L'on y trouve

non-seulement les notions géométriques nécessaires à tout physicien, mais encore les questions de physique traitées avec assez d'étendue, & pour l'ordinaire avec méthode & clarté. Son système général est le cartésianisme corrigé, étayé de faux supposés, si communs à tous les faiseurs d'hypothèses, qui supposent toujours ce qu'il faudroit démontrer, & qui élèvent des colosses dont les pieds, comme ceux de la statue que Nabuchodonosor vit en songe, sont d'argile. L'académie dont il étoit membre, lui doit aussi divers *Mémoires*. — Pierre-Charles & Louis-Guillaume le MONNIER, ses deux fils (le premier, professeur de philosophie au collegeroyal, & savant astronome; le second, médecin ordinaire du roi à Saint-Germain-en-Laye) tous deux de l'académie des sciences, ont hérité de ses connoissances & les ont perfectionnées.

MONNOYE, (Bernard de la) né à Dijon en 1641, fit paroître dès son enfance de grandes dispositions pour les belles-lettres. On vouloit l'engager à se consacrer au barreau; mais son inclination l'entraînoit vers la littérature légère & la poésie. Il se contenta de se faire recevoir correcteur en la chambre-des-comptes de Dijon en 1672. L'exercice de cette charge ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque, latine, italienne & espagnole, dans l'histoire & dans la littérature. Il remporta le prix à l'académie françoise en 1671, par son poëme du *Duel aboli*, qui fut le premier de ceux que

l'académie a distribués. Le sujet de ses autres pieces qui remportèrent aussi le prix, est: pour l'année 1673, *La gloire des Armes & des Belles-Lettres, sous Louis XIV*; pour 1677, *L'Education de Monseigneur le Dauphin*; pour 1683, *Les grandes choses faites par le Roi en faveur de la Religion*; enfin pour l'année 1685, *La gloire acquise par le Roi en se condamnant en sa propre cause*. Sa piece intitulée: *L'Académie Françoise sous la protection du Roi*, ayant été envoyée trop tard en 1673, ne put être admise à l'examen. L'académie françoise se l'associa en 1713, & il étoit bien juste qu'un athlete, qui avoit été couronné 5 fois, fût assis avec ses juges. La poésie ne faisoit pas la principale occupation de la Monnoye; il avoit su joindre dès sa jeunesse l'érudition aux belles-lettres. La parfaite connoissance des livres & des auteurs de tous les pays, & la discussion pénible des anecdotes littéraires dont aucune ne lui échappoit, formoient en lui une érudition presque unique. Les bibliographes le regardoient comme leur oracle, & c'est ainsi qu'ils l'appelloient, malgré le silence que sa modestie avoit exigé d'eux. Les qualités de son cœur égaloient celles de son esprit; son caractère étoit gai & égal, poli & officieux. Ce littérateur estimable mourut à Paris en 1728, à 88 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Des Poésies Françoises*, in-8°, imprimées en 1716 & 1721. II. *De Nouvelles poésies*, imprimées à Dijon, en 1743, in-8°. Ces deux recueils méritent des éloges; il y a plusieurs

vers heureux & quelques morceaux agréables. Le style en est quelquefois profaïque, & la douce chaleur de la poésie ne s'y fait pas toujours sentir; mais dans ces sortes de collections tout ne peut pas être égal. III. *Des Noël's Bourguignons*, 1720 & 1737, in-8°, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de naïveté; mais il faut être Bourguignon pour la bien sentir. Quand on ne l'est pas, on peut bien trouver grossier ce qui paroît naïf à d'autres. IV. Les tomes 3 & 4 du *Menagiana*, de l'édition de 1715, en 4 vol. in-12, avec une Dissertation curieuse sur le livre *De tribus Impostoribus*. Ils'attache à prouver que cette affreuse production n'a jamais existé, du moins en latin. Il peut se faire effectivement que d'abord ce livre a été imaginaire, & que ceux qu'on a vus depuis, n'ont été faits que d'après le titre; mais il paroît que la Monnoye se trompe en croyant qu'il n'existoit pas encore en 1712: M. Crevenna, citoyen d'Amsterdam, en possédoit un exemplaire latin dans sa riche bibliothèque, dont nous avons le Catalogue raisonné en 5 vol. in-4°. Cet exemplaire de 46 p. in-8°, porte l'année 1598; il est vrai que M. Crevenna le croit postérieur à cette date, mais il n'est pas vraisemblable qu'il soit plus récent que la Dissertation de la Monnoye. Il y a cependant des gens qui attribuent cette fraude à Straubius, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753, sur une prétendue ancienne édition qui est très-suspecte, & peut-être imaginaire. M. Crevenna a une traduction

françoise qui n'a aucun rapport avec l'exemplaire latin. L'un & l'autre sont des libelles très-plats, sans esprit & sans raison, indignes d'attention, & plus encore d'une réfutation sérieuse (voyez VIGNES Pierre de). V. De savantes *Notes* sur la *Bibliothèque choisie* de Colomiès. VI. *Des Remarques* sur les *Jugemens des Savans* de Baillet, & sur l'*Anti-Baillet de Ménage* (voyez ce mot). VII. *Des Remarques* sur les *Bibliothèques* de du Verdier & de la Croix-du-Maine. VIII. *Des Notes* sur l'*Edition de Rabelais* de 1715: elles sont plus grammaticales qu'historiques. IX. C'est à la Monnoye qu'on doit l'*Edition* de plusieurs poëtes françois, imprimés chez Coustelier; & le *Recueil de Pièces choisies en prose & en vers*, publié en 1714, à Paris, sous le titre d'Hollande. On a encore de lui la Traduction en vers françois de la *Glose de sainte Thérèse* (voyez ce mot), ouvrage qui prouve autant les talens du poëte, que son goût pour le langage de la religion & d'une piété tendre.

MONOSZLOI, (André) d'une famille noble de Hongrie, fut élevé sur le siege épiscopal de Vesprim, après avoir rempli avec zèle plusieurs autres emplois. On a de lui *De Invocatione & Veneratione Sanctorum*; Tyrnaw, 1589, in-4°. Cette matière y est amplement & savamment discutée. Nicolas Gyarmati, ministre réformé, attaqua cet ouvrage; mais Pierre Pazman, depuis cardinal, le fit repentir de sa témérité par une très-solide & élégante réfutation, où il mit au néant tout ce que le ministre

avoit opposé à l'ouvrage du savant & pieux évêque.

MONOYER, (Jean-Baptiste) peintre, né en 1635 à Lille, mourut à Londres en 1699. On ne pouvoit avoir plus de talent que Monoyer pour peindre les fleurs. On trouve dans ses tableaux une fraîcheur, un éclat, un fini, enfin une vérité qui le dispute à la nature même. Milord Montaigu, ayant connu ce célèbre artiste pendant son séjour en France, l'emmena à Londres, où il employa son pinceau à décorer son magnifique hôtel. On a aussi beaucoup de ses tableaux en France. — Antoine MONOYER, son fils, a été son élève & membre de l'académie.

MONPENSIER, voyez MONTPENSIER.

MONRO, (Alexandre) célèbre professeur d'anatomie en l'université d'Edimbourg, est auteur de différens traités en anglois très-estimés: I. *Anatomie*, Edimbourg, 1726, & réimprimée plusieurs fois depuis: ce que l'auteur dit des nerfs a été publié en latin à Franeker, 1754, sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*. M. Sue a donné l'Ostéologie de Monro en françois, sous ce titre: *Traité de l'Ostéologie, traduit de l'anglois de M. Monro*, Paris, 1759, 2 vol. in-fol. avec un grand nombre de planches. C'est un vrai chef-d'œuvre de typographie. II. *Essai sur les Injections anatomiques*, traduit en latin, Leyde, 1741, in-8°. III. *Examen des Remarques de Mrs. Winslow, Ferrein & Walthers, sur les Muscles*, Edimbourg, 1752. IV. *Médecine d'Armée*, traduite en fran-

çois par le Begue de Presse V. Il a enrichi les *Mémoires* de la société d'Edimbourg d'un grand nombre de pieces intéressantes. Il vivoit encore en 1765, dans un âge très-avancé. Un de ses fils a publié une *Dissertation sur l'Hydropisie*, que Savari a traduite en françois, Paris, 1760, in-8°, & qui peut être d'un grand secours dans le traitement de cette maladie.

MONS-AUREUS, voyez MONTDORÉ.

MONSIGNANI, (Eliseus) natif du Frioul, se fit Carme, fut fait quatre fois procureur du Père-Général de l'ordre, & mourut à Rome en 1737, après avoir publié *Bullarium Carmelitarum*, Rome, 1715-1718, 2 vol. in-fol., ouvrage qui a demandé beaucoup de recherches.

MONSTIER, (Artus du) Récollet, né à Rouen, employa le tems que ses exercices de Religion lui laissoient libre, à travailler sur l'histoire de sa patrie. Il en a composé 5 vol. in-fol. Le 3e., qui traite des abbayes, a paru à Rouen en 1663, in-fol., sous le titre de *Neustria Pia*; livre rare. L'auteur mourut en 1662, pendant qu'on imprimoit ce volume, ce qui sans doute a empêché les autres de paroître. Les deux premiers traitent des archevêques & évêques, sous le titre de *Neustria Christiana*; le 4e., des Saints, sous le titre de *Neustria Sancta*; & le 5e., de différens objets, sous le titre de *Neustria Miscellanea*. On a encore du P. du Monstier: I. *De la sainteté de la Monarchie Françoisse, des Rois très-chrétiens, & des Enfans de France*; Paris, 1638, in-8°. II. *La Piété*

*Françoise envers la Ste. Vierge  
Notre-Dame de Liesse, Paris,  
1637, in-8°.*

**MONSTRELET**, (Enguer-  
rande) né à Cambrai au 15e.  
siecle, d'une famille noble &  
ancienne, devint gouverneur  
de cette ville, & mourut en  
1455. Il a laissé une *Chronique  
ou Histoire curieuse & interes-  
sante des choses mémorables ar-  
rivées de son tems*, depuis l'an  
1400, où celle de Froissard  
finit, jusqu'en 1467, Paris, 3  
vol. in-fol. L'Huillier l'im-  
prima en 1572, 2 vol. in-fol.  
& Denys Sauvage en donna  
une édition en 1603. L'au-  
teur y raconte d'une maniere  
simple & vraie, mais très-  
diffuse, la prise de Paris & de  
la Normandie par les Anglois,  
les guerres qui éclaterent entre  
les maisons d'Orléans & de  
Bourgogne. Les 15 dernieres  
années de son Histoire sont  
d'une main étrangere.

**MONT**, voyez **DUMONT &  
ROBERT**.

**MONTAGNE** ou **MON-  
TAIGNE**, (Michel de) naquit  
au château de ce nom dans le  
Périgord, en 1533, de Pierre  
Eyquem, seigneur de Monta-  
gne, élu maire de la ville de  
Bordeaux. Son enfance an-  
nonça d'heureuses dispositions,  
& son pere les cultiva avec beau-  
coup de soin, & porta ses atten-  
tions pour lui jusqu'au scrupule;  
il ne le faisoit éveiller le matin  
qu'au son des instrumens, dans  
l'idée que c'étoit gêner le juge-  
ment des enfans, que de les  
éveiller en sursaut. Dès l'âge  
de 13 ans il eut fini son cours  
d'études, qu'il avoit commencé  
& achevé au college de Bour-  
deaux, sous Grouchy, Bu-

chanan & Muret. Destiné à la  
robe par son pere, il fut pourvu  
d'une charge de conseiller au  
parlement de Bordeaux, qu'il  
exerça quelque tems, & qu'il  
quitta ensuite par dégoût pour  
une profession qui n'avoit pour  
lui que des ronces. Il parcourut  
la France, l'Allemagne, la  
Suisse, l'Italie; mais on voit  
par la relation qu'il a laissée de  
ces voyages, qu'il n'avoit pas  
l'esprit observateur, & qu'il  
étoit bien plus occupé de lui-  
même que des objets qui atti-  
roient sa curiosité. On l'honora  
à Rome, où il se trouva en  
1581, du titre de *Citoyen Ro-  
main*. Il fut élu la même année  
maire de Bordeaux, après le  
maréchal de Biron. En 1582,  
les Bourdelois l'envoyerent à la  
cour pour y négocier leurs  
affaires. Après deux ans d'exer-  
cice, il fut encore continué  
deux autres années. Il parut  
quelque tems après aux États  
de Blois, en 1588. Ce fut sans  
doute pendant quelque-uns de  
ses voyages à la cour, que le  
roi Charles IX le décora du  
collier de l'ordre de S. Michel,  
*sans qu'il l'eût, dit-il, sollicité.*  
Mais la vanité qui perce dans  
tous ses écrits, rend cette cir-  
constance très-douteuse. Tran-  
quille enfin, après différentes  
courses, dans son château de  
Montagne, il s'y livra tout  
entier à la philosophie, qui  
chez lui étoit une espece de  
scepticisme, & une liberté de  
penser qui ne tenoit à rien. Sa  
vieillesse fut affligée par les  
douleurs de la pierre & de la  
colique, & il refusa toujours  
les secours de la médecine, à  
laquelle il n'avoit point de foi.  
Il mourut d'une esquinancie en

1592, à 60 ans. Montagne s'est peint dans ses *Essais*, mais il n'avoue pour l'ordinaire que quelques défauts indifférens, & dont même se parent certaines personnes. Il convient, par exemple, d'être indolent & paresseux; d'avoir la mémoire fort infidelle; d'être ennemi de toute contrainte & de toute cérémonie: « A quoi serviroit-il de fuir la servitude des cours, si on l'entraînoit jusque dans sa tanière? Quelquefois il lui échappe des aveux plus graves, & ce sont ceux qui rendent le mieux son caractère. « Je suis, dit-il, tantôt sage, tantôt libertin; tantôt vrai, tantôt menteur; tantôt chaste, impudique, puis libéral, prodigue, avare; & tout cela selon que je me vire ». Il ne suivoit dans sa morale & dans sa conduite que la raison humaine, ou plutôt l'idée & le caprice du moment, & fermant les yeux à la lumière de la foi, il flottoit sans cesse dans un doute universel: il se plaignoit de cette situation pénible, & regrettoit la Religion qu'une mauvaise philosophie lui avoit fait perdre. « Quelle obligation, disoit-il, n'avons-nous pas à la bénignité de notre souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre croyance de ces vagabondes & arbitraires opinions, de l'avoir logé sur l'éternelle base de sa sainte parole. Tout est flottant entre les mains de l'homme. Puis-je avoir le jugement si flexible? » Ailleurs il se rapproche à lui-même que *ses jugemens de la veille ne sont jamais ceux du lendemain*. On a de lui:

I. Des *Essais*, ouvrage qui a été long-tems le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre des étrangers qui pouvoient savoir le françois. Le style n'en est, à la vérité, ni pur, ni correct, ni précis, ni noble; mais il est simple, vif, hardi & naïf. Malbranche prétend que c'est la corruption du cœur humain qui donne de l'attachement pour cette lecture, où elle trouve de quoi se rassurer & se nourrir, où elle reconnoît ses traits propres & se contemple comme dans un portrait parfaitement ressemblant. Nicole, Pascal & d'autres hommes célèbres ont porté de ce livre le même jugement. S'il est vrai que le cardinal du Perron l'a appelé le *Bréviaire des honnêtes gens*, il ne peut, par *honnêtes gens*, qu'avoir entendu les gens du beau monde, qui effectivement le lisoient alors avec autant d'assiduité que les prêtres leur *Bréviaire*. Le célèbre Huet l'a bien mieux défini, le *Bréviaire des honnêtes paresseux & des ignorans studieux qui veulent s'enservir de quelque connoissance du monde & de quelque teinture des lettres*. Jamais auteur ne s'est moins gêné en écrivant que Montagne. Il lui venoit quelques pensées sur un sujet, & il se mettoit à les écrire: mais si ses pensées lui en amenoient quelqu'autre qui eût avec elles le plus léger rapport; il suivoit cette nouvelle pensée, tant qu'elle lui fournissoit quelque chose; revenoit ensuite à sa matière, qu'il quittoit encore, & quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les sujets, hasardant le bon pour le mauvais, & le mauvais

poir le bon, sans s'attacher ni à l'un ni à l'autre : delà les in-  
 conséquences & les contradic-  
 tions sans nombre, dont les  
*Essais* fourmillent; delà le dé-  
 sordre dans les choses comme  
 dans la maniere. Ce sont des  
 digressions, des écarts conti-  
 nuels, des passages grecs, la-  
 tins, italiens. Malbranche l'ap-  
 pelle un *pédant à la cavaliere* ;  
 parce qu'il prend avec son lec-  
 teur un ton de cavalier qui le  
 distingue des pédans ordinaires.  
 Sa liberté dégénere en licence :  
 vrai cynique, il nomme toutes  
 les choses par leur nom, brave  
 tout & s'égaie de tout. Après  
 cela on se demanderoit d'où  
 vient la grande vogue de ce  
 livre, si, comme nous venons  
 de l'observer, tout ouvrage,  
 d'accord avec la perversité de  
 l'homme, ne devoit naturelle-  
 ment en avoir. Les meilleures  
 éditions de ses *Essais* sont  
 celles de Bruxelles, 1659, 3  
 vol. in-12; de Coste, 1725, en  
 3 vol. in-4°, avec des notes,  
 diverses Lettres de Montagne,  
 la Préface de mademoiselle  
 de Gournai, & un Supplé-  
 ment, 1740, in-4°. En 1782,  
 l'imprimeur Bastien a donné  
 à Paris une édition des *Es-  
 sais*, 2 vol. in-8°, où il se  
 plaint beaucoup de l'altéra-  
 tion du texte dans les édi-  
 tions précédentes; comme si  
 c'étoit une espece de Bible,  
 dont la lettre fût sacrée. Ces  
 altérations, s'il y en a, sont  
 fort peu importantes, & per-  
 sonne ne s'est plaint jusqu'ici  
 de n'avoir pas entendu Mon-  
 tagne. Ce philosophe donna une  
 traduction françoise, in-8°, de  
 la *Théologie naturelle* de Rai-  
 mond de Seconde, auteur Es-

pagnol; & une édition, in-8°,  
 de quelques ouvrages d'Etienne  
 de la Boëtie, conseiller au par-  
 lement de Bourdeaux, son ami.  
 Ses *Voyages en Italie*, ont été  
 imprimés en 1772, par les soins  
 de M. de Querlon, en un vol.  
 in-4°, 2 vol. in-12, & en 3 vol.  
 petit in-12, avec des notes.  
 La découverte du manuscrit de  
 ces *Voyages*, enseveli dans  
 l'oubli pendant 180 ans, est due  
 au hasard; mais ce n'est point  
 un hasard heureux pour Mon-  
 tagne, car il a nui beaucoup  
 à sa gloire. On se tromperoit  
 beaucoup si l'on croyoit y trou-  
 ver des observations savantes  
 sur les antiquités de l'Italie, sur  
 l'histoire naturelle, &c. Mon-  
 tagne n'en parle pas, parce  
 que, dit-il, les autres en ont  
 assez parlé. Pour dédommager  
 le lecteur d'un silence si peu  
 attendu de la part d'un philo-  
 sophe observateur, Montagne  
 parle très-amplement de sa santé  
 & des différentes situations  
 physiques où il se trouva. Il  
 nous apprend « que tel jour il  
 » eut une colique très-violente,  
 » qu'elle dura quatre heures;  
 » que tel autre il urina beau-  
 » coup dans le bain, sua plus  
 » qu'à l'ordinaire, & fit quel-  
 » qu'autre évacuation; que  
 » dans tel lieu il eut la mi-  
 » graine, dans tel autre un mal  
 » de dents, &c. ». Ceux qui  
 sont curieux d'apprendre tout  
 ce qui se passa dans ce voyage  
 à la gloire de Montagne, sau-  
 ront que dans tous les lieux  
 fréquentés, il a soin de laisser  
 le cartel de ses armes. Dans  
 les auberges, ce n'est pas à  
 l'hôte qu'il le donne, c'est à  
 l'auberge même, afin qu'il reste  
 quand même la maison chan-

geroit de maître. A Lorette il sollicite & il obtient de pouvoir placer dans la chapelle un tableau ou groupe de quatre figures d'argent, celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme & celle de sa fille. Il y a cent prétentions de ce genre. Mais la dernière peut paroître étonnante dans un philosophe. Ce qui surprend encore davantage, c'est qu'arrivé à Lorette, Montagne y fit ses dévotions, & ce qui seroit incroyable, s'il ne nous l'apprenoit lui-même, c'est qu'il y a été convaincu de la certitude des miracles que Dieu y opere par l'intercession de la sainte Vierge. » Il y avoit, dit-il, en même » tems là, Michel Marteau, » seigneur de la Chapelle, Parisien, jeune-homme très-riche, avec grand train; je me fis fort particulièrement & curieusement réciter, & à lui, & à aucuns de sa suite, l'événement de la guérison d'une jambe, qu'il disoit avoir eue de ce lieu; il n'est pas possible de mieux n'y plus exactement former l'effaict d'un miracle. Tous les chirurgiens de Paris & d'Italie s'y étoient faillis; il y avoit despendus (dépensé) plus de trois mille escus: son genou enflé, inutile & très-douloureux, il y avoit plus de trois ans, plus mal, plus rouge, enflammé & enflé, jusques à lui donner la fièvre; en ce même instant, tous autres médicamens & secours abandonnés, il y avoit plusieurs jours; dormant tout-à-coup, il songe qu'il est guéri, apele ses jans, se leve, se promene, ce qu'il

n'avoit faict onques puis son mal; son genou desenfle, la peau flétrie tout autour du genou, & comme morte, lui alla toujours depuis en amendant, sans nul' autre sorte d'eide, & alors il étoit en cet état d'entiere guérison, étant revenu à Lorette; car c'étoit d'un autre voyage d'un mois ou deus auparavant qu'il étoit guéri, & avoit été cependant à Rome avec nous. De sa bouche & de tous les siens, il ne s'en peut tirer pour certain que cela ». Montagne, lorsqu'il croyoit à ce miracle, étoit âgé de 50 ans, & avoit fait ses *Essais*. Comment donc nos grands philosophes le mettent-ils au nombre de leurs confreres? Ce bon homme avoit des préjugés, il doit être rayé du catalogue.

MONTAGU, (Jean de) vidame du Laonnois, fils d'un maître-des-comptes du roi de France, eut la principale administration des affaires sous Charles V & sous Charles VI. Celui-ci lui confia la surintendance des finances, emploi qui lui procura de grands biens & encore plus d'ennemis. Montagu, né avec un esprit emporté & superbe, se fit revêtir de la charge de grand-maître de France en 1408, obtint l'archevêché de Sens & l'évêché de Paris pour deux de ses freres, & du haut de sa grandeur il méprisa & irrita les premières personnes du royaume. Le duc de Bourgogne, de concert avec le roi de Navarre, qui détestoit en lui son attachement pour la reine & pour la maison d'Orléans, lui impute-



rent divers crimes, & le firent arrêter comme coupable en 1409, pendant la maladie de Charles VI. Il eut la tête tranchée aux Halles de Paris, le 17 octobre de la même année. Son crime le plus avéré fut d'avoir détourné à son profit quelques parties des finances. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après, à la prière de Charles de Montagu, son fils, tué en 1415, à la bataille d'Azincourt; & alors les Célestins de Marcouffi, dont Jean avoit fondé le monastere, obtinrent le corps de leur bienfaiteur, lui firent de magnifiques funérailles, & lui érigerent un tombeau, monument de ses malheurs & de leur reconnoissance.

MONTAGU ou MONTAGUE, voyez WORTLEY.

MONTAGUE ou MONTAIGU, (Charles) comte de Hallifax, fils de Georges Montague comte de Northampton, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquentement. Cet avantage lui servit beaucoup dans les chambres des Communes, où il parla avec chaleur pour Guillaume III. Ce monarque étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompensa de son zele par une pension, & par les charges de commissaire du trésor, de chancelier de l'échiquier, & de sous-trésorier. Ce fut lui qui donna la première idée des billets de l'échiquier, si commodes dans le commerce d'Angleterre. Après la mort de Guillaume, il travailla beaucoup sous la reine Anne, à avancer & à soutenir la réunion entre l'Angleterre & l'Ecosse, & à faire fixer la succession à

la couronne dans la maison de Hanovre. Le ministère ayant changé, il fut disgracié par la reine; mais après la mort de cette princesse, il fut un des régens du royaume, jusqu'à l'arrivée de Georges I, qui le décora des titres de comte de Hallifax, de conseiller-privé, de chevalier de la Jarretiere, & de premier commissaire du trésor. Il mourut en 1715. On a de lui un poème intitulé: *L'Homme d'honneur*; & d'autres ouvrages en anglois, en vers & en prose.

MONTAIGNE, voy. MONTAGNE & MONTAN Philippe.

MONTAIGNES, voyez SIRMOND.

MONTAIGU, (Guérin de) 13e. grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, qui résidoit alors à Ptolémaïde, étoit de la province d'Auvergne. Il mena du secours au roi d'Arménie contre les Sarrasins, se signala à la prise de Damiette en 1219, & mourut en 1230, regretté de tous les princes chrétiens.

MONTAIGU, (Gilles Aicelin de) évêque de Térouane, chancelier de France & professeur de Sorbonne, sous le regne du roi Jean, fut garde-des-sceaux de ce prince pendant sa prison en Angleterre. Mais ayant refusé de sceller les dons indiscrets que le monarque faisoit à des seigneurs Anglois, il fut congédié. Le roi Jean le rappella ensuite avec honneur, & le fit décorer de la pourpre par le pape Innocent VI, en 1361. Il rendit des services importants à la France, par sa prudence & par sa sagesse. Cet illustre prélat mourut à Avignon

gnon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'université de Paris.

**MONTAIGU**, (Pierre) frere du précédent, appelé le *Cardinal de Laon*, fut proviseur de Sorbonne après lui, & rétablit le college de Montaigu qui tomboit en ruine. Ce college avoit été fondé à Paris, en 1314, par Gilles Aicelin de MONTAIGU, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédens. Pierre mourut à Paris en 1389, regretté des gens de bien.

**MONTAIGU**, (Richard de) théologien Anglois, s'acquitt une grande réputation par ses ouvrages dans le parti protestant. Le roi Jacques I le chargea de purger l'Histoire Ecclésiastique des fables dont quelques écrivains, plus pieux qu'éclairés, l'avoient remplie. Ce prince le connoissoit très-capable de s'acquitter de ce travail. Montaigu publia, en 1622, son livre intitulé : *Analesta ecclesiasticarum exercitationum*, in-fol. Son mérite le fit nommer évêque de Chichester en 1628, puis de Norwich en 1638. Ce prélat pensoit presqu'en tout comme l'Eglise Catholique, à laquelle il se seroit réuni, si sa mort, arrivée en 1641, ne l'avoit empêché d'exécuter cette résolution. Il étoit assez habile dans la langue grecque. Il traduisit 214 *Lettres* de S. Basile, & toutes celles du patriarche Photius. On a de lui d'autres ouvrages pleins d'érudition.

**MONTALBANI**, (Ovide) professeur en médecine & astronome du sénat de Bologne, naquit vers 1602, & mourut

Tome VI.

septuagénaire. On a de lui : I. *Index Plantarum*, 1624, in-4°. C'est la description des plantes qu'il avoit séchées & collées sur du papier, & qu'il avoit distribuées en quatre grands volumes. II. *Bibliotheca Botanica*, sous le nom de *Bumaldi*, 1627, in-4°. Il la publia sous ce nom, afin de pouvoir se louer à l'ombre de ce voile. On l'a réimprimée à La Haye en 1740, à la suite de la Bibliothèque Botanique de Jean-François Seguiet. III. *Epistola de rebus in Bononiensi tractu indigenis*, 1634, in-4°. IV. *Cenotaphia clarorum doctorum Bononiensium*, 1640, in-4°. V. *Arboretum libri duo*, 1668, in-fol.; Francfort, 1690, in-fol.

**MONTALEMBERT**, (André de) seigneur d'Essé & de Panvilliers, né en 1483, se signala de bonne heure par sa valeur. Il fit ses premières armes à la bataille de Fornoue, en 1495, & continua de se distinguer dans toutes les guerres de Louis XII. Sabravoure étoit si connue, que François I le choisit, dans un tournoi, pour un de ceux qui devoient soutenir l'effort des quatre plus rudes-lances qui se présente-roient. En 1536, il se jeta avec une compagnie de chevaux-légers dans Turin, menacé d'un siege, & n'en sortit que pour aller emporter Ciria par escalade. L'année 1543, il défendit Landrécies contre une armée commandée par l'empereur Charles-Quint, & donna le tems à l'armée Françoisise de venir le dégager. Après la mort de François I, il fut envoyé en Ecosse par Henri II. Il mit le siege devant Hédington,

E e

tailla en pieces les Anglois, & en moins d'un an il leur enleva tout ce qu'ils possédoient dans ce royaume. Henri II, qui avoit besoin de son bras dans son royaume, le rappella en France, & s'en fit accompagner à la guerre du Boulois contre les Anglois. Ambleteuse, place forte, ayant été prise d'assaut, le généreux Montalembert sauva de la fureur du soldat, les femmes & les filles qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général se retira dans une de ses terres en Poitou. Il défendit ensuite Têrouane contre Charles-Quint, & y fut tué le 12 juin 1553.

**MONTALTE**, (Louis) c'est le nom sous lequel s'est déguisé Pascal, lorsqu'il a fait paroître les *Lettres provinciales*, n'osant avouer une production qu'il favoit bien n'être pas celle de la candeur, de la charité & de la vérité.

**MONTAMY**, (Didier-François d'Arclais, seigneur de) né à Montamy en basse Normandie, fut un amateur éclairé des beaux-arts: il mourut à Paris en 1764, âgé de 62 ans. Il est auteur des ouvrages suivans: I. *La Litogiognose*, traduite de l'allemand de Pott, 1753, 2 vol. in-12. II. *Traité des Couleurs pour la Peinture en émail & sur la Porcelaine*, précédé de *l'Art de peindre sur l'émail*, imprimé à Paris en 1765, in-12. M. Diderot, auquel il le remit en mourant, en a été l'éditeur, & l'a augmenté.

**MONTAN**, né à Ardaban dans la Mysie au 2<sup>e</sup>. siècle, fut un insensé qui joua le prophete. Il prétendit que Dieu

avoit voulu sauver d'abord le monde par Moïse & par les prophetes; qu'ayant échoué dans ce dessein, il s'étoit incarné; & que n'ayant pas encore réussi, il étoit descendu en lui par le moyen du St-Esprit, & dans deux prophetesses, Priscille & Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, qui abandonnerent leurs maris pour suivre ce nouveau prophete. Destiné (comme le prétendent être tous les Illuminés) à réformer les abus, & à tirer les fideles de l'enfance où ils avoient vécu jusqu'alors, il faisoit plusieurs carêmes, regardoit les secondes nocés comme illicites, ordonnoit de ne point fuir la persécution & de refuser la pénitence à ceux qui étoient tombés. L'austérité apparente de ses mœurs servit beaucoup à accréditer les délires de son esprit. Ses disciples furent appellés *Montanistes* de son nom, & *Pepuzéniens*, à cause de la petite ville de Pepuzium, dans la Phrygie, dont ils avoient fait leur chef-lieu, & qu'ils nommoient *Jerusalem*. Eusebe dit que Montan & Maximille tomberent dans le désespoir & se pendirent. S. Apollinaire d'Hieraple fut le plus zélé adverfaire des Montanistes, qui, ainsi que leur maître, étoient enthousiastes jusqu'à la démence. Ils furent condamnés & excommuniés par le concile d'Hieraple avec Théodose le Cotroyeur. Leurs erreurs furent réfutées par divers auteurs sur la fin du second siècle; par Miltiade, savant apologiste de la Religion Chrétienne; par Asterius Us-

banus, prêtre catholique, & par Eusebe dans son Histoire Ecclésiastique, liv. 5, chap. 15 & 16. Ces écrivains reprochèrent tous à Montan & à ses prophétesses, les accès de fureur & de démence dans lesquels ces visionnaires prétendoient prophétiser, indécence dans laquelle les vrais prophètes ne sont jamais tombés; la fausseté de leurs prophéties démontrée par l'événement; l'emportement avec lequel ils déclamoient contre les pasteurs de l'Eglise, qui les avoient excommuniés; l'opposition qui se trouvoit entre leur morale & leurs mœurs, leur mollesse, leur mondanité, les artifices dont ils se servoient pour extorquer de l'argent de leurs profélytes. Ces sectaires se vantoient d'avoir eu des martyrs de leur croyance; mais Asterius Urbanus leur soutint qu'ils n'en avoient jamais eu; que, parmi ceux qu'ils citoient, les uns avoient donné de l'argent pour sortir de prison, les autres avoient été condamnés pour des crimes. Ils tromperent pour un moment le pape Victor, mais il ne tarda pas à les connoître. Voyez VICTOR.

MONTAN, archevêque de Tolède vers 530, aussi pieux que savant, fut en butte à la calomnie. On dit qu'ayant été accusé d'impudicité, il prouva son innocence en tenant, pendant la célébration des saints mystères, des charbons ardens dans son aube, sans qu'elle en fût brûlée (voyez PIERRE IGNÉE). Il nous reste de lui deux Epîtres, qui décelent beaucoup de savoir & de piété.

MONTAN, (Jean-Baptiste)

voyez MONTANUS.

MONTAN, (Philippe) ou plutôt PHILIPPE de la MONTAIGNE, savant docteur de Sorbonne, natif d'Armentières, étoit bon critique, & se distingua autant par ses mœurs & sa piété que par sa science. Il vécut dans le célibat & ne fut point élevé aux ordres sacrés. Il enseigna le grec avec réputation dans l'université de Douay, où il fonda trois bourses pour de pauvres écoliers, & où il mourut l'an 1567, âgé de plus de 80 ans. Erasme étoit son ami. On lui doit la révision de quelques traités de S. Jean-Chrysostome & la Traduction du grec en latin des *Commentaires* de Théophraste, archevêque d'Acride sur les *Evangelies*, les *Epîtres* de S. Paul & plusieurs *Petits Prophetes*. Bâle, 1554 & 1570.

MONTANARI, (Gemignano) astronome de Modene, enseigna les mathématiques à Bologne avec réputation, & y mourut vers la fin du 17<sup>e</sup>. siècle. On a de lui : I. Une *Dissertation sur les Cometes*, en latin. II. *De la maniere de faire des observations astronomiques*. III. *Discours sur les étoiles fixes qui ont disparu, & sur celles qui ont commencé à paroître*, &c. Bien des savans sont persuadés que ces prétendues étoiles fixes n'étoient que des météores qui avoient pris quelque consistance (voyez les *Observ. philos.* N<sup>o</sup>. 138, 207). Montanari avoit adopté plusieurs idées de Gassendi; mais n'ayant pas son génie, il les défendoit plus mal que lui.

MONTANUS, voy. NERON.

**MONTANUS** ou **MONTI** (Jean-Baptiste) né à Vérone, d'une famille noble, pratiqua & enseigna la médecine à Padoue, avec une réputation extraordinaire. Il fut regardé comme un second Galien. On a de lui : I. *Medicina universa*. II. *Opuscula varia medica*, in-fol. III. *De gradibus & facultatibus Medicamentorum*, in-8°. IV. *Lectiones in Galenum & Avicennam*, in-8°; & d'autres ouvrages qui eurent un succès distingué de son tems; mais qui ne répondent pas à sa grande célébrité. Il a cultivé aussi la poésie, & a eu des liaisons avec les faux esprits de son siècle. Il mourut en 1551, à 53 ans.

**MONTANUS**, voy. **ARIAS**.

**MONTARGON**, (Robert-François de) dit le Pere **HYACINTHE de l'Assomption**, Augustin de la place des Victoires, né à Paris le 27 mai 1705, se distingua dans la chaire. Le roi Stanislas de Pologne l'honora du titre de son aumônier, en récompense d'un Avent qu'il prêcha devant ce prince. Il périt malheureusement à Plombières, dans la crûte d'eau qu'éprouva cette ville la nuit du 24 au 25 juillet de l'année 1770. On compte parmi ses ouvrages : I. *Le Dictionnaire Apostolique*, 12 vol. in-8° & 14 vol. in-12. II. *Le Recueil d'Eloquence Sainte*, 1 vol. in-12. III. *L'Histoire de l'Institution de la fête du saint Sacrement*, vol. in-12. Le P. Bertholet en a donné une plus ample (voy. **BERTHOLET**). Son *Dictionnaire Apostolique* est un répertoire utile; & il le seroit davantage, si l'auteur avoit eu plus de goût & un style moins incorrect.

**MONTARROYO** MAS-

**CARENHAS**, (Freyre de) né à Lisbonne en 1670, d'une famille noble, voyagea dans presque toute l'Europe. Il servit ensuite en qualité de capitaine de cavalerie, depuis 1704 jusqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour se livrer à l'étude. Ce fut lui qui introduisit le premier en Portugal l'usage des gazettes : en quoi on peut douter qu'il ait rendu service à cette nation qui, du tems d'Emmanuel & de Jean III, ne connoissoit rien de cela, & qui a bien dégénéré depuis qu'elle a ce qu'on appelle des *gens-de-lettres*. Il mourut en 1730. Ses ouvrages sont : I. *Les Négociations de la Paix de Ryswick*, 2 vol. in-8°. II. *Histoire naturelle, chronologique & politique du Monde*. III. *La Conquête des Onizes*, peuple du Brésil, in-4°. IV. *Relation de la Bataille de Peterwaradin*, in-4°. V. *Evénemens terribles, arrivés en Europe en 1717*, in-4°. VI. *Détail des progrès faits par les Russes, contre les Turcs & les Tartares*, in-4°, &c.

**MONTAUBAN**, (Jacques-Pouffet de) avocat & échevin de Paris, mort en 1685, est auteur de quelques Pièces de théâtre. Il étoit lié avec Despréaux, Racine & Chapelain.

**MONTAULT**, (Philippe de) duc de Navailles, pair & maréchal de France, d'une famille ancienne, fut reçu page chez le cardinal de Richelieu en 1635, à l'âge de 14 ans. Instruit par ce célèbre cardinal, il abjura la religion Calvinienne. Il parvint ensuite aux premiers grades militaires, & fut toujours très-attaché aux cardinaux de Richelieu & Ma-

zarin. Il commanda l'aile gauche de l'armée Françoisé à la bataille de Senef; obtint le bâton de maréchal de France, le cordon de l'ordre du St-Esprit, la place de gouverneur du duc d'Orléans, depuis régent du royaume, & mourut à Paris en 1684, à 65 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1701, in-12. L'auteur écrit en homme de qualité, avec une simplicité noble & élégante; il n'y manque que des faits curieux.

**MONTAUSIER**, voyez SAINTE-MAURE.

**MONTAZET**, (Antoine de Malvin de) né dans le diocèse d'Agen en 1712, embrassa l'état ecclésiastique, devint abbé commendataire de l'abbaye royale de St-Victor, & de celle de Monstier en Argonne, &c. Zélé contre les philosophes, qu'il démasqua & réfuta par une solide *Instruction Pastorale*; ardent défenseur des prérogatives de son siege, qu'il prétendoit s'étendre jusqu'à réformer les jugemens des métropolitains; adversaire fortuné des usages & privilèges de son chapitre, qu'il parvint à faire supprimer par l'autorité civile: ce prélat tient une place distinguée dans l'histoire de l'Eglise Gallicane de ce siècle. Comblé d'éloges les plus emphatiques, égalé aux trénée & aux Augustin par les gens de la *petite église*; il en a été outragé de la maniere la plus indigne, lorsque se roidissant contre les artifices de la secte, il a rendu aux décisions de l'Eglise universelle l'hommage qu'il leur devoit. C'est alors que l'auteur des *Nouvelles Ecclésiastiques*

n'a pas craint de dire que son système pouvoit avoir sa commodité pour ce monde, mais qu'il n'étoit pas sûr pour l'autre. Tranquille & heureux, s'il n'avoit eu que de tels adversaires, il n'a pas peu dérogé à sa félicité personnelle, en se déclarant dans plusieurs occasions en faveur d'un parti, dont sans doute il ne connoissoit pas assez ni l'esprit, ni le but. C'est sous ses auspices qu'a paru la fameuse *Théologie de Lyon*; ouvrage où toutes les erreurs de Janfenius sont reproduites avec art, & qui a été apprécié avec justesse dans des *Observations*, plusieurs fois réimprimées (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 septembre 1787, p. 14). Ses démêlés avec M. de Beaumont, archevêque de Paris, sont trop connus, pour que nous en fassions ici un détail, qui d'ailleurs ne laisseroit que des impressions désagréables dans l'esprit des bons Chrétiens. On connoît cette strophe d'une cantate fameuse :

Le fier primat des Gaules  
Voudra jouer un des premiers rôles :  
Juge des métropoles,  
Il fait dans tous les cas  
Grand fracas.

Ce Hercule Gaulois  
Fameux par tant d'exploits,  
D'un coup de sa massue  
A su venger sa sœur Perpétue ;  
Si le Pape remue,  
L'on peut au pere en Dieu  
Dire adieu.

Il mourut à Paris le 3 mai 1788. Ses dernières années ont été marquées, comme nous l'avons dit, par plusieurs événemens désagréables, qui ont contribué à déranger sa santé & à abrégier ses jours (voyez le *Journ.*)

cité, 15 avril 1788, p. 606). On dit qu'à sa mort un certain abbé... s'est écrié, comme autrefois M. de Rancé, en apprenant la mort de M. Arnauld : *Voilà une grande perte pour le parti !* Il auroit dû ajouter aussi comme M. de Rancé : *Heureux qui n'en a point d'autre que celui de J. C.* On a de lui, outre l'*Instruction Pastorale*, dont nous avons parlé, un *Catéchisme du diocèse de Lyon*, & une *Lettre à M. l'Archevêque de Paris*. Quoiqu'il n'ait point été du nombre des *Appellans* ; qu'il ait évité, ainsi que M. de Fitz-James, toute démarche d'opposition formelle à la Bulle *Unigenitus*, & que dans certaines occasions il ait montré la docilité des enfans de la foi, le parti de la *petite église* l'a regardé comme son patriarche, & les orthodoxes comme un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il évitoit l'éclat d'une rupture ouverte.

**MONTBELIARD**, (Philibert Gueneau de) né à Sémur en Auxois en 1720, fit ses premières études à Dijon, puis acheva son cours à Paris ; retiré dans sa patrie, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle. M. de Buffon l'associa à ses travaux, & c'est à lui que l'on doit l'*Histoire des Oiseaux*, 9 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12, qui suivent les *Quadrupèdes* de M. de Buffon. Il s'occupoit de l'insectologie, lorsque la mort l'enleva le 18 novembre 1785 à Sémur. M. de Buffon dit de lui, dans une Préface, que » c'est l'homme du monde dont » la façon de voir, de juger » & d'écrire, a le plus de » rapport avec la sienne ».

Montbeliard a travaillé aux premiers volumes de la *Collection académique*, imprimée à Dijon, in-4°, où l'on a prétendu donner ce qu'il y avoit de plus intéressant dans les Mémoires des différentes académies de l'Europe. Romé de l'Isle a réfuté son opinion sur l'origine des cristaux. Il en a d'autres qui pourroient faire l'objet d'une critique plus grave.

**MONTBRUN**, (Charles Dupuy) fut l'un des plus fameux capitaines Calvinistes du 16e. siècle. Divers exploits par lesquels il se signala en faveur de sa secte, l'obligèrent de se retirer à Geneve. Après environ 2 ans d'absence, Montbrun rentra en France, & se rendit maître de plusieurs places en Dauphiné & en Provence. Il se trouva aux batailles de Jarnac & de Montcontour. Ayant pris diverses places, il eut l'audace de marcher contre l'armée de Henri III, qui faisoit le siège de Livron, & d'ordonner à ses troupes de piller le bagage de ce prince en 1574. Enfin le marquis de Gordes poursuivit vivement ce sujet rebelle. Montbrun en fuyant se cassa la cuisse & fut pris. Le roi lui fit faire son procès à Grenoble, où il fut conduit le 29 du mois de juillet. Il fut condamné à la mort & exécuté le 12 août 1575.

**MONTCALM**, (Louis-Joseph de St. Veran, marquis de) lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1712 à Candiac, d'une famille de Rouergue qui, dit-on, a produit le fameux grand-maître Cozon, vainqueur du dragon qui désoloit l'Isle de Rhodes (voyez

GOZON). Il porta les armes de bonne heure, & après avoir servi 17 ans dans le régiment de Hainaut, il fut fait colonel de celui d'Auxerrois en 1743. La connoissance que l'on avoit de ses talens & de son activité, lui fit confier des commandemens particuliers, & il ne perdit aucune occasion de se signaler. Il reçut trois blessures à la bataille donnée sous Plaisance le 3 juin 1746, & deux coups de feu à la malheureuse affaire de l'Affiette. Devenu brigadier des armées du roi en 1747, & mestre-de-camp du nouveau régiment de cavalerie de son nom en 1749, il mérita d'être fait en 1756 maréchal-de-camp, & commandant en chef des troupes Françaises dans l'Amérique. Il y arriva la même année, & arrêta par ses bonnes dispositions l'armée du lord Loudon au Lac St.-Sacrement. Les campagnes de 1757 & de 1758, ne furent pas moins glorieuses pour lui; il repoussa avec un petit nombre de troupes les armées ennemies, & prit des forteresses munies de garnisons fortes & nombreuses. Le froid, la faim accablèrent ses soldats, depuis l'automne de 1757 jusqu'au printemps de 1758. Il les soutint dans cette extrémité, & s'oublia lui-même pour les secourir. Le général Albricromby ayant succédé au lord Loudon, le marquis de Montcalm remporta sur lui, le 8 juillet 1758, une victoire complète, & reçut le titre de lieutenant-général. Enfin, après avoir éludé long-tems les efforts d'une armée supérieure à la sienne, & ceux d'une flotte formidable, il fut engagé mal-

gré lui dans un combat près de Quebec. Il reçut au premier rang & au premier choc une profonde blessure, dont il mourut le lendemain le 14 septembre 1759, à 48 ans, en héros chrétien. La défaite entière de l'armée fut suivie de la perte du Canada. Quelques auteurs, en particulier M. Carver (*Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale*), considèrent ce malheur comme une punition de la conduite tenue envers la garnison du fort Guillaume-Henri, qui fut massacrée par les sauvages malgré la capitulation. S'il est vrai que les Anglois ont exagéré dans leurs relations les torts du général François, il est vrai aussi qu'il est impossible de le justifier entièrement (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mai 1784, p. 89. Il avoit un frere qui fut compté parmi les savans précoces (voyez CANDIAC & MAS). En 1777, un Anglois a publié des *Lettres*, faussement attribuées à ce général.

MONTCHAL, (Charles de) né à Annonai en Vivarais, célèbre & savant archevêque de Toulouse, est connu par des *Mémoires* imprimés à Rotterdam, 1718, en 2 vol. in-12. Ils roulent sur le cardinal de Richelieu. Ce ministre l'avoit élevé à l'archevêché de Toulouse, sur la démission du cardinal de la Valette, dont il avoit été précepteur. Il gouverna ce diocèse avec beaucoup de zèle, & fit plusieurs établissemens qui font chérir sa mémoire. Il fut d'abord boursier, ensuite principal du collège d'Autun à Paris, & s'éleva de degré en degré. Ses



*Mémoires* sont curieux ; mais ils ont été imprimés avec peu de soin, & d'une manière incorrecte. Il travailla long-tems, & avec assiduité, à corriger *Eusebe*. On a de lui des *Lettres*, publiées par le P. Michel le Quien. Il possédoit très-bien les langues savantes. On lui attribue encore une *Dissertation*, pour prouver que les *Puissances séculières ne peuvent imposer sur les biens de l'Eglise aucune taxe, sans le consentement du clergé* (dans l'*Europe savante*, novembre 1718). Effectivement, ces biens étant consacrés à Dieu, leur produit ne peut être employé à un usage quelconque, que du gré de leurs administrateurs naturels. Montchal étoit protecteur des savans & très-savant lui-même. Les gens-de-lettres répandirent des fleurs sur son tombeau. Il y descendit en 1651 à Carcassone.

**MONTCHRESTIEN DE VATTEVILLE**, (Antoine) poète François, fils d'un apothicaire de Falaise en Normandie, est plus connu par ses intrigues, par son humeur querelleuse & par ses aventures, que par son talent pour la poésie. Un meurtre dont il fut accusé, le força de se sauver en Angleterre, où le roi Jacques I l'accueillit très-bien. Le poète aventurier, ayant obtenu sa grâce à la prière de ce monarque, revint à Paris, & y dressa boutique de lunettes, de couteaux & de canifs. Il s'occupa quelques années de ce métier, soupçonné pendant ce tems-là de faire de la fausse monnoie. Il leva ensuite des troupes pour les Huguenots, & fut tué au village de Tourrailles, à 5

lieues de Falaise, après avoir assassiné ceux qui vouloient le prendre. On transporta son corps à Domfront, où les juges le condamnerent à avoir les membres rompus, & à être jeté au feu & réduit en cendres. Cet arrêt fut exécuté le 21 octobre 1621. On a de lui un *Traité de l'Economie*, in-4° ; des Tragédies ; une *Pastorale* en 5 actes ; un *Poème* divisé en 4 livres, intitulé *Susanne ou la Chasteté* ; in-12 & in-8° ; des *Sonnets*, &c. Ce sont autant de productions de la médiocrité, pour ne rien dire de plus.

**MONT-DORÉ**, (Pierre) en latin *Mons-Aureus*, natif de Paris, & conseiller, ou selon d'autres, maître-des-requêtes, fut chassé d'Orléans à cause de son attachement au Calvinisme. Il se retira à Sancerre, où il mourut en 1570. On a de lui un *Commentaire sur le 10e. livre d'Euclide*.

**MONT-D'ORGE**, (Antoine Gautier de) maître de chambre-aux-deniers du roi, membre de l'académie de Lyon sa patrie, naquit en 1727, & mourut à Paris en 1768. On a de lui : I. *Réflexions d'un Peintre sur l'Opéra*, en 1741, in-12. II. *L'Art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs*, 1755, in-8°, brochure où l'on trouve des détails curieux. III. Un Ballet, un Opéra, &c.

**MONTECLAIR**, (Michel) né à 3 lieues de Chaumont en Bassigni, l'an 1666, mort en 1737 proche St.-Denys en France, fut le premier qui joua, dans l'orchestre de l'Opéra, de la contre-basse, instrument qui fait un si grand effet dans les chœurs, & dans les airs de

magiciens, de démons & dans ceux de tempêtes. On a de lui: I. Une *Méthode* pour apprendre la musique. II. Des *Principes pour le Violon*. III. Des *Trio* de violons. IV. Des *Cantates*. V. Des *Motets*, &c.

MONTECUCULI, (Sébastien) comte Italien de Ferrare, fut accusé d'avoir donné du poison dans une tasse d'eau fraîche au dauphin François, fils de François I, pendant qu'il jouoit à la paume à Valence en Dauphiné, & que très-échauffé il avoit demandé à boire. Il fut mis à la question, & en avouant ce crime par la force des tourmens, il déclara, dit-on, qu'Antoine de Leve & Ferdinand de Gonzague, attachés à Charles-Quint, l'avoient porté à le commettre; mais ces grands généraux s'éleverent contre une imputation ridicule & absurde, & rejeterent ce forfait sur Catherine de Médicis, qui, en se défaisant de ce prince, assuroit le trône à Henri II son époux, frere cadet du dauphin François. Toutes ces conjectures étoient bien odieuses. Les généraux de l'empereur pouvoient-ils craindre un jeune prince qui n'avoit jamais combattu? Que gaignoient-ils à sa mort? Quel crime bas & honteux avoient-ils commis, qui pût les faire soupçonner? L'intérêt que Catherine de Médicis avoit d'être reine de France, est-il une raison assez forte pour lui imputer un crime sans des preuves positives? Quoi qu'il en soit, Montecuculi fut écartelé à Lyon en 1536. Quelques historiens ont tâché de laver sa mémoire, & ont prétendu que

dauphin François, fut une pleurésie, & non le poison. La circonstance où il but l'eau demandée à Montecuculi, vient très-fort à l'appui de cette justification.

MONTECUCULI, (Raimond de) né dans le Modenois, en 1608, d'une famille distinguée, porta d'abord les armes sous Ernest Montecuculi, son oncle, qui commandoit l'artillerie de l'empereur. Le neveu servit sous lui comme soldat, & ne parvint au commandement, qu'après avoir passé par tous les degrés de la milice. La première action qui fit briller le courage du jeune héros, fut en 1644. Il surprit, à la tête de 2000 chevaux, par une marche précipitée, dix mille Suédois, qu'il contraignit d'abandonner leur bagage & leur artillerie. Le général Bannier, instruit de cette défaite, tourna ses armes contre le vainqueur & le fit prisonnier. Il fut mettre à profit le tems de sa captivité, qui fut de deux années. Une lecture continuelle agrandit la sphere de ses idées, & assura ses succès en augmentant ses connoissances. A peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il se vengea de sa prison par la défaite du général Wrangel, qui périt dans une bataille en Bohême. Après la paix de Westphalie, Montecuculi passa en Suede, & ensuite à Modene, où il assista aux noces du duc. Cette fête fut marquée par un événement bien triste pour lui: il eut le malheur de tuer dans un carrousel le comte Monzani, son ami, sa lance poussée avec trop de force, ayant percé la cuirasse de cet infortuné cour-

rifan. L'empereur attacha entièrement Montecuculi à son service en 1657, par le titre de maréchal-de-camp général. Envoyé au secours de Jean Casimir roi de Pologne, attaqué par Ragotzki prince de Transilvanie, & par la Suede, il battit les Transilvains & prit Cracovie sur les Suédois. Charles-Gustave, roi de Suede, ayant tourné ses armes contre le Danemarck, Montecuculi eut le bonheur de prendre plusieurs places sur l'agresseur, & délivra Coppenhague par terre, avant que les Hollandois y eussent jeté du secours par mer. La paix, fruit de ses victoires, ne le laissa pas long-tems oisif. Le vainqueur de Ragotzki devint son défenseur contre les Ottomans. Il les força d'abandonner la Transilvanie, & rompit par une sage lenteur toutes les entreprises d'une armée formidable, jusqu'à l'arrivée des François, qui l'aiderent à vaincre les Turcs à la célèbre journée de St.-Gothard, en 1664. Cette victoire amena la paix, & ce qui peut paroître étonnant, une paix peu avantageuse; mais l'armée impériale étoit si mal disciplinée, & composée de tant de nations & de milices diverses, faisant un ensemble mal uni & difficile à diriger par le général le plus habile, qu'on jugea convenable de finir la guerre à tout prix. Montecuculi fut récompensé par la place de président du conseil de guerre de l'empereur Léopold. La guerre s'étant allumée quelque tems après entre la France & l'Empire, Montecuculi fut mis en 1673 à la tête des troupes destinées à ar-

rêter les progrès des François. La prise de Bonn, & la jonction de son armée à celle du prince d'Orange, malgré Turenne & Condé, lui acquirent beaucoup de gloire, & arrêterent la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande. On lui ôta pourtant le commandement de cette armée l'année suivante; mais on le lui rendit en 1675, pour venir sur le Rhin faire tête à Turenne. Les deux généraux passerent 4 mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers Allemands & François. L'un & l'autre jugeoient de ce que son adversaire alloit tenter, par les marches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se tromperent jamais. Ils oppoient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité. Les maîtres de l'art admiroient les judicieuses & profondes manœuvres des deux héros, sans prévoir où elles aboutiroient, l'orsqu'un boulet de canon, qui tua le général François près du village de Saltzbach en 1675, fit le dénouement de cette brillante scene. Il n'y avoit que le prince de Condé qui pût disputer à Montecuculi la supériorité que lui donna la mort de Turenne. Ce prince fut envoyé sur le Rhin, & après avoir essuyé quelque perte, il arrêta le général impérial, qui ne laissa pas de regarder cette dernière campagne comme la plus glorieuse de sa vie: non qu'il eût été vainqueur; mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant à combattre Turenne & Condé. Il passa le reste de sa vie à la

cour impériale, occupé du bien de l'état, & des moyens d'en soutenir la gloire. Il mourut à Lintz, en 1680, à 72 ans. Comme le défaut de discipline avoit été la cause de presque toutes les défaites des impériaux en Hongrie, il avoit donné à cet objet tous ses soins, & c'est à lui que la maison d'Autriche doit les brillans succès de ses armes depuis le siege de Vienne, qui eut lieu trois ans après sa mort. Victor-Amédée, duc de Savoie, se plaisoit à raconter le trait suivant. Montecuculi avoit dans une marche donné ordre, sous peine de mort, que personne ne passât par les bleds. Un soldat revenant d'un village & ignorant les défenses, traversa un sentier qui étoit au milieu des bleds. Montecuculi, qui l'apperçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant ce soldat qui s'avançoit, alléqua au général qu'il ne savoit pas les ordres. *Que le Prévôt fasse son devoir,* répondit Montecuculi. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avoit pas encore été désarmé. Alors plein de fureur il dit: *Je n'étois pas coupable, je le suis maintenant; & tira son fusil sur Montecuculi.* Le coup manqua, & Montecuculi lui pardonna. Il reste de lui des *Mémoires* en italien, traduits en françois par Adam; ils sont utiles aux militaires & aux historiens. Les meilleures éditions de cet ouvrage, sont celles de Paris, 1 vol. in-12, 1746, & avec les *Commentaires* de Turpin de Crissé, 3 vol. in-4°, fig., 1769; & d'Amsterdam, 3 vol. in-8°, fig. 1770.

MONTEGUT, (Jeanne de

Segla, épouse de M. de) trésorier de France de la généralité de Toulouse, naquit dans cette ville en 1709, & y mourut en 1752. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris en 1768, en 2 vol. in-8°. Il y a dans cette collection peu de Poésies galantes; elles sont presque toutes morales ou chrétiennes, & souvent de simples tributs de société ou d'amitié; mais on y trouvera du naturel, de la douceur, & beaucoup de facilité. Le 1er. volume offre des *Odes*, des *Épîtres*, des *Idylles*, des *Pieces fugitives*. Le second renferme une *Traduction* presque complete, en vers françois, des *Odes* d'Horace. Cette version est en général élégante & fidelle; il y a quelques *Odes* rendues avec génie. On desiroit quelquefois plus de force & de coloris. Le talent de madame de Montegut pour la poésie se développa tard; mais il fut bientôt perfectionné. Elle remporta trois prix à l'académie des Jeux-Floraux, & fut déclarée *Maîtresse des Jeux*: titre que l'on accorde aux athletes honorés d'une triple couronne. Ce que ses écrits ont de précieux, c'est qu'on y découvre l'empreinte de son ame noble, sincere, sensible, nourrie des principes d'une saine philosophie, & pénétrée d'attachement pour la Religion. Quoiqu'elle possédât le latin, l'anglois, l'italien, & qu'elle fût versée dans les sciences & dans les belles-lettres, elle cachoit ses lumieres avec autant de soin que d'autres en prennent à les étaler. Sa parure étoit simple & décente, son maintien noble & modeste. Un homme éclairé,

vertueux & austere, dit en parlant d'elle, *c'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante.*

MONTEIL, (Aimart de) évêque du Puy & légat du pape Urbain II dans l'armée des Croisés, mourut à Antioche en 1098, fort regretté de toute l'armée chrétienne, pour sa prudence & pour l'autorité qu'il s'étoit acquise. Il étoit le conseil des grands, le soutien des petits, & l'arbitre des différends qui naissoient entre les princes. Il avoit une tendre dévotion envers le Ste. Vierge; & l'on croit qu'il composa en son honneur le *Salve Regina*, que les anciens auteurs nomment quelquefois l'*Antienne du Puy*. Cependant les historiens ne s'accordent pas sur ce point. Alberic, dans sa Chronique, le lui attribue & ajoute qu'il supplia le chapitre de Cluni de l'insérer dans l'Office; ce qui lui fut accordé. Guillaume Durand le donne à Pierre évêque de Compostelle; d'autres en font honneur à Herman Contract.

MONTEIL, voy. GRIGNAN.

MONTE - MAJOR, (George de) célèbre poète, ainsi nommé de Monte-Major, lieu de sa naissance, auprès de Conimbre, suivit quelque tems la cour de Philippe II roi d'Espagne. Il prit le parti des armes, sans abandonner ni la poésie, ni la musique, pour laquelle il avoit aussi beaucoup de talent. Le Parnasse espagnol le perdit vers 1560. On a de lui des Poésies sous le titre de *Cancionero*, 1554, 2 vol. in-8°, & une espece de Roman, intitulé: *La Diane*, 1602, in-8°. Il y a dans ces ouvrages de l'esprit & de la délicatesse. Les

étrangers s'empresserent de se les approprier en les traduisant.

MONTENAULT D'EGLY, (Charles-Philippe de) Parisien, né en 1696, de l'académie des belles-lettres, longtemps auteur du *Journal de Verdun*, mourut à Paris en 1749. On a de lui: I. *L'Histoire des Rois des Deux-Siciles de la Maison de France*, en 4 vol. in-12, en 1741: ouvrage estimé par l'exactitude & la simplicité qui y regnent. II. *La Callipédie, ou la maniere d'avoir de beaux enfans*, traduite en prose du Poëme latin de Claude Quillet, in-12. Cette version est non-seulement peu littéraire, mais écrite sans génie, sans goût, sans graces & sans aménité. Le traducteur n'a saisi ni la lettre, ni l'esprit de son original qui écrit en vers & en vers latins.

MONTERCHI, (Joseph) Romain, né vers 1630, mort au commencement du 18e. siecle, se rendit habile dans les antiquités, & mérita par ses connoissances dans cette science, de devenir bibliothécaire du cardinal Carpegna. Les antiquaires font quelque cas d'un livre italien qu'il donna sur cette matiere sous ce titre: *Scelta de Medaglioni più rari del cardinal Carpegna*, in-4°, Rome, 1679.

MONTEREAU, (Pierre de) s'est rendu célèbre par plusieurs ouvrages d'architecture. Il étoit de Montreau, & mourut, selon quelques auteurs, l'an 1266, & selon d'autres en 1289. C'est cet architecte qui a donné les dessins de la Ste. Chapelle de Paris; de la Chapelle de Vincennes; du Réfectoire, du Dortoir, du Chapitre, & de la Chapelle de Notre-Dame dans le

monastere de S. Germain-des-Prés. Il est enterré dans l'église de cette abbaye, & est représenté sur sa tombe avec un compas & une regle à la main.

MONTESPAN, voyez ROCHECHOUART François-Athénais.

MONTESQUIEU, (Charles de Secondat, baron de la Brede & de) d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de la Brede, près de Bourdeaux, le 18 janvier 1689. Un oncle paternel, président à mortier au parlement de Bourdeaux, ayant laissé ses biens & sa charge au jeune Montesquieu, il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea six ans après, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt, dont son éloquence & son zele obtinrent la suppression. L'année d'après, il avoit mis au jour ses *Lettres Persanes*, satire où les choses les plus saintes ne sont pas plus épargnées que les vices, les travers, les ridicules, les préjugés & la bizarrerie des François. La mort de Sacy, traducteur de *Pline*, ayant laissé une place vacante à l'académie françoise, Montesquieu qui s'étoit défait de sa charge, & qui ne vouloit plus être qu'homme de lettres, s'y présenta pour la remplir. Le cardinal de Fleury, instruit par des personnes zélées, des plaisanteries du *Persan* sur les dogmes, la discipline & les ministres de la Religion Chrétienne, lui refusa son agrément. Montesquieu devinant sans peine la raison de ce refus, fit faire, (si on en croit Voltaire) en peu de jours une nouvelle édition de ces Let-

tres, où les passages blâmables étoient adoucis ou supprimés. Cette espece de rétractation, & les instances de quelques personnes de crédit, & sur-tout du maréchal d'Estrées, pour lors directeur de l'académie françoise, ramenerent, dit-on, le cardinal, & Montesquieu entra dans cette compagnie. Son Discours de réception fut prononcé le 24 janvier 1728. Le dessein que Montesquieu avoit formé de peindre les nations dans son *Esprit des Loix*, l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse & la Hollande, il se fixa près de 2 ans en Angleterre. De retour dans sa patrie, il mit la dernière main à son ouvrage *sur la cause de la Grandeur & de la Décadence des Romains*, qui parut en 1734, in-12. L'auteur trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail & de la patrie; dans la sévérité de la discipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de Sylla, &c.; mais quelques-unes de ses raisons, la dernière entr'autres, sont plutôt les suites que les causes de la décadence que l'auteur prétend expliquer; on dit aussi qu'il a beaucoup profité d'un ouvrage anglois, écrit sur le même sujet, par Walter Moyle, & publié à Londres en

1726, 2 vol. in-8° : ouvrage qu'il ne cite pas, & qu'il a peut-être copié quelquefois avec trop de confiance. *L'Esprit des Loix* fut publié en 1748, en 2 vol. in-4°. Ouvrage qui présente des vues vastes, des réflexions profondes & lumineuses, une grande connoissance des gouvernemens, d'excellentes réfutations des paradoxes, par lesquels des écrivains plus singuliers que solides ont prétendu faire admirer le gouvernement turc, & d'autres tristes produits du despotisme oriental. Voltaire, cet homme si jaloux de tout autre mérite que le sien, a appelé l'auteur *Arlequin Grotius*, & Linguet a nommé *l'Esprit des Loix, l'Ouvrage d'un petit-mâitre françois qui lisoit fort légèrement*. Ces jugemens sont un peu sévères; mais il faut convenir que l'auteur est peu exact, qu'il adopte d'anciennes idées qu'il donne pour neuves, & qu'il y attache une confiance que souvent elles ne méritent pas. C'est ainsi que son système des climats, qui fait une partie considérable de son livre, est pris tout entier de *la Méthode d'étudier l'Histoire* de Bodin, & du *Traité de la Sagesse* de Charon, sans qu'il les ait cités; système du reste excellemment réfuté par des faits sensibles, éclatans, brillant de toute la lumière de l'histoire & de la géographie (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 avril 1785, p. 556). Les assertions les plus positives sont souvent dénuées de fondement. Il ne prouve pas, par exemple, qu'il naisse plus de filles que de garçons en Orient (le contraire est même certain), & quand cela seroit, le con-

séquence qu'il en tire en faveur de la polygamie, ne seroit pas concluante; il faudroit prouver encore que tout comparé, il y a plus de circonstances où les hommes meurent en Orient que les femmes; mais c'est tout le contraire, parce qu'en Orient un grand nombre de filles & de femmes étant renfermées ensemble, les maladies pour elles y sont plus fréquentes & plus contagieuses; ce qu'Aristote avoit déjà remarqué. Ainsi, quand bien même il naîtroit en Orient plus de filles que de garçons, ce qui n'est pas, il ne s'ensuivroit point que la polygamie y dût être permise; de même qu'en Europe, quoiqu'il y naisse plus de garçons que de filles, il ne s'ensuit pas que la polyandrie y doive être permise, parce qu'il y a plus d'occasions où les hommes y meurent que les femmes; & que tout considéré, le nombre des hommes n'en est pas assez grand, pour que les femmes en puissent avoir plusieurs. Il est d'ailleurs démontré par le fait, que les pays où la polygamie a lieu, sont moins peuplés que les autres, toutes choses étant d'ailleurs égales. L'influence qu'il donne aux climats sur la Religion, jusqu'à exclure en quelque sorte de quelques-uns la Religion Chrétienne, est contraire aux faits les plus avérés. « Le Christianisme (dit un auteur qui n'a examiné cette matière que d'après les documens de l'histoire) » a produit les mêmes » effets, le même changement » dans les mœurs de tous les » peuples, chez lesquels il s'est » établi. La mollesse des Asia-

» tiques, la férocité des Afri- » l'ignorance ont pris sa place,  
 » cains, l'humeur vagabonde » fans qu'aucun laps de tems  
 » des Parthes & des Arabes, » ait pu les diffiper. Y a-t-il  
 » la rudesse des habitans du » quelque ressemblance entre  
 » Nord & des Sauvages, ont » les mœurs qui regnent au-  
 » été forcées de céder à la » jourd'hui sous le mahomé-  
 » morale de l'Évangile. On » tisme dans la Grèce, l'Asie  
 » peut s'en convaincre par le » mineure, la Perse, la Syrie,  
 » tableau des mœurs qui ont » l'Égypte & sur les côtes de  
 » régné avec le Christianisme » l'Afrique, & celles que le  
 » pendant quatre siècles sur les » Christianisme y avoit intro-  
 » côtes de l'Afrique, en Egyp- » duites? Dans peu d'années,  
 » te, en Arabie, qui regnent » notre Religion avoit civi-  
 » encore chez les Abyssins; » lisé toutes ces nations; il  
 » par la révolution qu'il a » y a près de onze cents ans  
 » opérée chez les Perses, au » qu'elles sont retombées dans  
 » sixième en Angleterre, au » la barbarie, & elles sem-  
 » neuvième chez les peuples » blent condamnées à y de-  
 » du Nord, de nos jours » meurer pour toujours, à  
 » parmi les Américains, & aux » moins qu'elles ne reviennent  
 » extrémités de l'Asie. Il y a » à la lumière de l'Évangile,  
 » sans doute des climats sous » dont l'Alcoran les a privées.  
 » lesquels les mœurs sont or- » Un voyageur, qui a fait ré-  
 » dinairement corrompues, & » cemment le tour du monde,  
 » les habitans moins propres à » atteste qu'il a vu le Chris-  
 » s'instruire, mais il n'est point » tianisme produire les mêmes  
 » de difficultés que le Chris- » effets dans tous les climats,  
 » tianisme n'ait autrefois vain- » & par-tout où les mission-  
 » cues, il peut donc encore » naires sont parvenus à l'éta-  
 » les vaincre aujourd'hui. Au » blir ». Ce que Montesquieu  
 » second siècle, Celse jugeoit » avance sur les suicides, qu'il  
 » comme nos politiques mo- » n'y avoit contre eux chez les  
 » dernes, que le dessein de » Romains aucune peine, n'est  
 » ranger tous les peuples sous » pas exact, puisqu'il est constant  
 » la même loi étoit un projet » qu'ils étoient privés de la sé-  
 » infensé; cette spéculation » pulture sacrée & religieuse. On  
 » profonde s'est trouvée fautive » reproche encore à l'auteur d'a-  
 » elle le sera toujours; le Chris- » voir ramené tout à un système,  
 » tianisme a été destiné de » dans une matière où il ne fal-  
 » Dieu à être la religion de » loit que raisonner sans imagi-  
 » toutes les nations, comme » ner; d'avoir donné trop d'in-  
 » elle doit être celle de tous » fluence aux causes physiques  
 » les siècles. Une preuve dé- » préférablement aux causes mo-  
 » monstrative, que la Religion » rales; d'avoir fait un tout  
 » a beaucoup plus d'empire » irrégulier, une chaîne interrom-  
 » sur les mœurs des peuples » pue; d'avoir trop souvent con-  
 » que le climat, c'est que par- » clu du particulier au général.  
 » tout où le Christianisme a » L'abus actuel de la philosophie,  
 » été détruit, la barbarie & » pour quiconque veut en ana-



lyser les progrès, remonte à cet ouvrage célèbre, qui ramenant toute législation à son *Esprit*, & imprimant à tous les principes les plus constans, le caractère de système, s'efforçant avec un art pénible de les courber pour les ajuster à ses opinions, a malheureusement introduit dans le monde littéraire un esprit de discussions hardies & souvent téméraires. On a été fâché aussi de trouver dans cet ouvrage célèbre de longues digressions sur les loix féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décriés, des paradoxes à la place des vérités, des plaisanteries où il falloit des réflexions, & ce qui est encore plus triste, des principes de déisme & d'irreligion. Mais ces écarts n'empêcherent pas l'auteur de rendre au Christianisme des témoignages éclatans, d'en démontrer les excellens effets.

» Bayle (dit-il) après avoir  
 » insulté toutes les religions,  
 » flétrit la Religion Chrétienne;  
 » ne; il ose avancer que de vé-  
 » ritables Chrétiens ne forme-  
 » roient pas un état qui pût  
 » subsister. Pourquoi non? Ce  
 » seroient des citoyens infini-  
 » ment éclairés sur leurs de-  
 » voirs, & qui auroient un  
 » très-grand zele pour les rem-  
 » plir; ils sentiroient très-bien  
 » les droits de la défense na-  
 » turelle; plus ils croiroient  
 » devoir à la Religion, plus ils  
 » penseroient devoir à la pa-  
 » trie. Les principes du Chris-  
 » tianisme, bien gravés dans  
 » le cœur, seroient infiniment  
 » plus forts que ce faux hon-  
 » neur des monarchies, ces  
 » vertus humaines des répu-

bliques, & cette crainte ser-  
 » vile des états despotiques..  
 » Chose admirable (dit-il ail-  
 » leurs) la Religion Chrétienne,  
 » qui ne semble avoir d'objet  
 » que la félicité de l'autre vie,  
 » fait encore notre bonheur  
 » dans celle-ci ». *L'Esprit des Loix* essaya des critiques bonnes & mauvaises. L'abbé Debonnaire donna le signal par une brochure, en style moitié sérieux, moitié badin. Le gazetier ecclésiastique, qui vit finement dans *l'Esprit des Loix* une de ces productions que la *Bulle Unigenitus a si fort multipliées*, lança deux feuilles contre l'auteur, qui rendit son adversaire ridicule & odieux, dans sa *Défense de l'Esprit des Loix*. Mais quelqu'esprit qu'il y ait dans cette *Défense*, l'auteur ne se justifie pas sur tous les reproches que lui avoit faits son adversaire. La Sorbonne entreprit l'examen de *l'Esprit des Loix*, & y trouva plusieurs choses à reprendre. Mais sa Censure, long-tems attendue, n'a pas vu le jour. M. Crevier fit sur le même ouvrage des Observations sages & solides, quoiqu'assez foiblement écrites. Mais la meilleure de toutes les critiques, si on en juge par l'impression qu'elle fit sur l'auteur, a été celle de M. Dupin, fermier-général, qui avoit une bibliothèque choisie & très-nombreuse, dont il savoit faire usage. M. de Montesquieu alla s'en plaindre à madame la marquise de Pompadour, au moment où il n'y avoit que cinq ou six exemplaires de distribués à quelques amis. Madame de Pompadour fit venir M. Dupin, & lui dit qu'elle prenoit

*l'Esprit*

l'Esprit des Loix sous sa protection, ainsi que son auteur. Il fallut retirer les exemplaires, & brûler toute l'édition. Telle est la tolérance de ceux qui la prêchent le plus. Il fut attaqué, au commencement de février 1755, d'une fluxion de poitrine. Le président de Montesquieu parla & agit dans ses derniers momens, en homme qui ne vouloit laisser aucun doute sur sa religion. *J'ai toujours respecté la Religion*, dit-il: *La morale de l'Évangile*, ajouta-t-il, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.* Le P. Routh, Jésuite, qui le confessa, nous a laissé là-dessus des détails intéressans, que de faux sages ont voulu révoquer en doute, comme si un ministre du Seigneur pouvoit avoir quel qu'intérêt à en imposer sur cet objet, ou si témoin d'un fait il n'étoit pas plus croyable que des absens qui s'avisent de les contester. « Les soupçons (dit-il dans une lettre à M. Gualterio, nonce du pape) que ses ouvrages avoient fait naître sur sa religion, me déterminèrent à m'assurer d'abord en détail de ses sentimens sur tous les grands mystères que l'Eglise Catholique propose à la créance des fideles, sur sa soumission à toutes les décisions de l'Eglise tant anciennes que récentes, & je puis dire avec la plus exacte vérité, qu'il me satisfit sur tous ces objets avec une simplicité & une candeur qui m'édifient, & me touchent tout à la fois. Je lui demandai, s'il s'étoit trouvé quelque tems de sa vie dans un état d'in-

Tome VI.

» crédulité : il m'assura que » non ; qu'il lui étoit passé par » l'imagination des nuages, des » doutes comme il pourroit » arriver à tout homme, mais » qu'il n'avoit jamais rien eu » d'arrêté, ou de fixe dans l'es- » prit contre les objets de la » foi. Cette réponse amena une » autre question sur le prin- » cipe qui l'avoit porté à ha- » sarder dans ses ouvrages des » idées qui répandoient sur sa » créance de légitimes soup- » çons : il me répondit que » c'étoit le goût du neuf & du » singulier, le desir de passer » pour un génie supérieur aux » préjugés & aux maximes com- » munes, l'envie de plaire & de » mériter les applaudissemens de » ces personnes, qui donnent le » ton à l'estime publique, & qui » n'accordent jamais plus sûre- » ment la leur, que quand on » semble les autoriser à secouer » le joug de toute dépendance » & de toute contrainte. Si je » ne rends pas ici exactement » les termes dont il se servit, » je n'ajoute certainement rien » au sens de ses expressions. » Après avoir rapporté les arran- » gemens qu'il prit avec le ma- » lade pour réparer les mauvaises » impressions que ses livres pou- » voient avoir faites, le P. Routh » ajoute : « M. de Montesquieu » s'assujettit à ces conditions » avec toute la bonne volonté » imaginable. M. le curé de S. » Sulpice, qui vint pour lui » administrer les Sacremens, » s'approcha d'abord du ma- » lade, pour lui parler, & » commença une phrase que » M. de Montesquieu ne lui » laissa point achever ; il l'in- » terrrompt en lui disant à haute

Ff

» voix: *Monsieur, j'ai pris avec*  
 » *le révérend Pere des arrange-*  
 » *mens dont je me flatte que vous*  
 » *ferez content.* Comme je m'ap-  
 » perçus que l'embarras de sa  
 » poitrine ne lui permettoit  
 » guere de continuer, je pris  
 » la parole, & je rendis tout  
 » haut compte au curé des ré-  
 » solutions que M. de Montef-  
 » quieu avoit formées, & des  
 » promesses qu'il m'avoit faites.  
 » Ce sage pasteur lui en mar-  
 » qua sa satisfaction; & après  
 » les exhortations & les prieres  
 » ordinaires, il lui administra  
 » l'Extrême-Onction & le Via-  
 » tique. Le président les reçut  
 » avec un air de componction  
 » & de dévotion bien édifiant,  
 » & en répondant les mains  
 » jointes devant la poitrine aux  
 » prieres de l'Eglise ». Ceux  
 » qui ont paru étonnés de trou-  
 » ver dans ce philosophe mourant  
 » des dispositions chrétiennes, ne  
 » savent sans doute pas comment  
 » il s'étoit toujours conduit à  
 » l'égard de la Religion, & com-  
 » bien de preuves d'attachement  
 » il lui avoit données. Dans le  
 » tems même que les traits sca-  
 » breux répandus dans son livre  
 » de *l'Esprit des Loix* lui atti-  
 » roient le plus d'applaudissement  
 » de la part de tous les esprits  
 » prétendus forts de l'Europe, il  
 » fit éclater son zele pour la Reli-  
 » gion par une démarche bien  
 » propre à démentir leur estime  
 » pour lui. M. de Marans, maître-  
 » des-requêtes, & son proche  
 » parent, étant tombé dangereu-  
 » sement malade, il vola chez  
 » lui, le pressa vivement de se  
 » confesser; & comme le malade  
 » résistoit à ses remontrances, il  
 » employa à le déterminer, par  
 » les principes les plus solides,

» tant d'art & d'insinuation, que  
 » l'ayant enfin persuadé, il cou-  
 » rut à minuit d'une extrémité de  
 » Paris à l'autre, pour lui cher-  
 » cher un confesseur au college  
 » des Jésuites, & le lui amena  
 » sur le champ. La confession  
 » étant finie, il ne consentit  
 » qu'avec peine, après bien des  
 » instances, & par ménagement  
 » pour le goût du malade, qu'on  
 » différât jusqu'au jour à lui admi-  
 » nistrer le S. Viatique. « Quelle  
 » est donc la foiblesse & la  
 » contradiction de l'homme,  
 » dit un moraliste, de dissimu-  
 » ler & d'étouffer des senti-  
 » mens, dont il est si intime-  
 » ment pénétré, pour mériter  
 » l'approbation des esprits lé-  
 » gers, faux & corrompus,  
 » dont il connoît lui-même  
 » à fond les travers & le ri-  
 » dicule; & de sacrifier à  
 » une telle jouissance des vé-  
 » rités dont il sent profondé-  
 » ment & les salutaires ef-  
 » fets & les éternelles con-  
 » séquences ». Le président  
 » de Montesquieu mourut le 10  
 » février 1755, à 66 ans. On  
 » a publié après sa mort le re-  
 » cueil de ses *Œuvres*, in-4°, in-  
 » 8° & in-12. Il y a dans cette  
 » collection quelques petits ou-  
 » vrages dont nous n'avons pas  
 » parlé. Le plus remarquable est  
 » le *Temple de Gnide*, espece de  
 » poëme en prose, où l'auteur  
 » fait une peinture riante, animée,  
 » quelquefois trop voluptueuse,  
 » trop fine & trop recherchée,  
 » de la naïveté de l'amour, tel  
 » qu'il est dans une ame neuve.  
 » Ce roman a été mis en vers  
 » par M. Colardeau. On trouve  
 » encore dans cette collection  
 » un fragment sur le *Goût*, où  
 » il y a plusieurs idées neuves

& quelques-unes obscures. M. de Lyre a publié en 1758, in-12, le *Génie de Montesquieu*. C'est un extrait, fait avec choix, des plus belles pensées répandues dans les différens ouvrages de cet écrivain. On a donné en 1767, in-12, les *Lettres familières de M. de Montesquieu*. On a eu raison de mettre à la tête l'avis que celui qui les a publiées, n'a pas prétendu augmenter la gloire de Montesquieu; elles ne donnent pas une grande idée de sa modestie, de sa modération & de ses principes; il s'y montre comme un des fondateurs de la secte philosophique. En 1784, on vit paroître à Paris, *Arface & Isménie, histoire orientale*; petit conte que l'éditeur a eu bien tort de nous donner comme un traité de morale politique, à l'usage des souverains & des ministres. C'est tout au plus dans les vingt dernières pages qu'on peut supposer cette intention à l'auteur. On fait que ces sortes de titres romanesques ne sont que des canevas destinés à recevoir toutes sortes d'idées, bonnes ou mauvaises, qu'on ne se hasarderait point à donner sous leur véritable titre; & l'on ne peut se dissimuler que le président n'ait eu un goût trop marqué pour ce genre d'ouvrages.

**MONTESQUIOU D'ARTAGNAN**, (Pierre de) maréchal de France, d'une famille très-ancienne, qui tire son origine de la terre de Montesquieu, l'une des 4 baronnies du comté d'Armagnac, fit ses premières armes contre l'évêque de Munster. Il servit avec distinction dans les guerres de Louis XIV,

depuis le siège de Douay en 1667 jusqu'à celui d'Ypres en 1678. Le roi l'envoya, 3 ans après, dans toutes les places du royaume, pour y montrer un exercice uniforme à toute l'infanterie. Montesquieu commanda l'infanterie Française à la bataille de Ramillies & à celle de Malplaquet. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de sa valeur, le 20 septembre de la même année 1709. Cette dignité ne l'empêcha pas de servir encore sous le maréchal de Villars. Ce général mourut en 1725, à 85 ans, avec les titres de chevalier des ordres du roi & de gouverneur d'Arras. Le maréchal de Montluc, & son frère l'évêque de Valence, étoient de la même famille. *Voyez*

**MONTLUC.**

**MONTEZUMA** ou **MONTÉCUMA**, dernier roi du Mexique, dont quelques écrivains romanesques ont voulu faire un héros, étoit un tyran imbécille, affamé de sang & de carnage, qui ne ravageoit les pays voisins que pour multiplier les victimes de ses idoles. Les Américains eux-mêmes invoquoient le secours des Espagnols contre cette bête féroce, plus redoutable que les monstres du Maragnon & de l'Orénoque; & ce n'est qu'aux instances de ces peuples que Cortez résolut de porter la guerre dans le Mexique. « Dans » ce dessein (dit-il en rendant lui-même compte de cette expédition à Charles-Quint) » je partis de Cempoal (que » j'appellai Séville) le 16 » d'août, avec quinze cavaliers » & trois cents fantassins des

» plus aguerris; la circonstance  
 » étoit favorable. Je laissai à la  
 » Vera-Cruz cent cinquante  
 » hommes & deux cavaliers,  
 » avec ordre d'y construire une  
 » forteresse, qui est déjà bien  
 » avancée; & quant à cette  
 » province de Cempoal, qui  
 » contient cinquante villes ou  
 » forteresses, & qui peut four-  
 » nir environ cinquante mille  
 » hommes de guerre, je la  
 » laissai en paix, & composée  
 » de sujets d'autant plus sûrs,  
 » loyaux & fideles, qu'à peine  
 » venoient-ils d'être soumis, à  
 » force de violence, par Mon-  
 » tezuma, qui les tyrannisoit  
 » & faisoit enlever leurs en-  
 » fans pour les sacrifier à ses  
 » idoles. Instruits de la puis-  
 » sance formidable de votre  
 » majesté, ils m'adresserent  
 » leurs plaintes contre Mon-  
 » tezuma; ils se soumirent, me  
 » demanderent mon amitié, &  
 » me prièrent de leur accorder  
 » ma protection; comme je  
 » les ai bien traités, que je les  
 » ai toujours favorisés, je ne  
 » doute point qu'ils ne devien-  
 » nent de fideles sujets, quand  
 » ils n'auroient d'autre motif  
 » que la reconnoissance de les  
 » avoir délivrés de la tyrannie  
 » de Montezuma ». Ces ani-  
 » maux guerriers, sur qui les  
 » principaux Espagnols étoient  
 » montés; ce tonnerre artificiel,  
 » qui se formoit dans leurs mains;  
 » ces châteaux de bois, qui les  
 » avoient apportés sur l'Océan;  
 » ce fer dont ils étoient couverts;  
 » leurs marches comptées par des  
 » victoires; tant de sujets d'é-  
 » tonnement, joints à cette foi-  
 » blesse qui porte le peuple à ad-  
 » mirer: tout cela fit que, quand  
 » Cortez arriva dans la ville de

Mexico, il fut reçu par Mon-  
 tezuma comme son maître, &  
 par les habitans comme leur  
 dieu. Mais la conduite que tint  
 Cortez à l'égard du temple de  
 cette ville, occasionna des mé-  
 contentemens. « Il y a, dit Cor-  
 » tez, trois nerfs dans l'intérieur  
 » de ce temple, où sont pla-  
 » cées les idoles de la plus  
 » haute stature. Je fis renverser  
 » toutes ces idoles; je fis net-  
 » toyer toutes les chapelles  
 » particulieres où se faisoient  
 » les sacrifices humains, & j'y  
 » plaçai des images de Notre-  
 » Dame & d'autres Saints.  
 » Montezuma fut, ainsi que ses  
 » sujets, très-affecté de ce  
 » changement; il me fit prier  
 » d'abord de le suspendre, &  
 » me fit dire que je devois  
 » m'attendre à voir soulever  
 » contre moi le peuple, qui  
 » croyoit que ces idoles lui  
 » donnoient tous les biens tem-  
 » porels, & qu'en les laissant  
 » maltraiter, il s'exposeroit à  
 » les fâcher, à voir sécher tous  
 » les biens de la terre & à mou-  
 » rir de faim ». Le peu d'égard  
 qu'eut Cortez à ces remontran-  
 ces, irrita les esprits. Monte-  
 zuma voyant l'impossibilité de  
 se défaire des Espagnols par la  
 force ouverte, tâcha de les ras-  
 surer par des témoignages d'a-  
 mitié & de bonne foi, pour les  
 accabler lorsque la sécurité leur  
 auroit fait partager leurs forces  
 & affoibli leur vigilance. Un  
 général de l'empereur, qui  
 avoit des ordres secrets, at-  
 taqua les Espagnols restés à la  
 Vera-Cruz, & quoique ses  
 troupes fussent vaincues, il y  
 eut 3 ou 4 Espagnols de tués. La  
 tête d'un d'eux fut même portée  
 à Montezuma. Alors Cortez fit

ce qui s'est jamais fait de plus hardi en politique : il va au palais, suivi de cinquante Espagnols, & mettant en usage la persuasion & la menace, il emmene l'empereur prisonnier au quartier espagnol, le force à lui livrer ceux qui avoient attaqué les siens à la Vera-Cruz, & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un simple soldat. Ensuite il l'engagea à se reconnoître publiquement vassal de Charles-Quint. Montezuma & les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage, 600 mille marcs d'or pur. Il est à croire que cet hommage de Montezuma fut sincere ; il ne fit du moins rien dans la suite qui pût le contredire, & finit par être la victime de sa fidélité. Les seigneurs Mexicains conspirerent contre lui & les Espagnols. Montezuma & Alvarado, un des lieutenans de Cortez, furent assaillis dans le palais par 200 mille Mexicains. Montezuma proposa de se montrer à ses sujets, pour les engager à se retirer ; mais au milieu de sa harangue, il reçut un coup de pierre qui le blessa mortellement ; il expira bientôt après, en 1520. Ce prince laissa des enfans. Deux de ses fils & trois filles embrasserent le Christianisme. L'aîné reçut le baptême, & obtint de Charles-Quint des terres, des revenus, & le titre de *Comte de Montezuma*. Il mourut en 1608. Sa famille est une des plus puissantes d'Espagne, cent fois plus heureuse que sur un trône cimenté par la tyrannie, & dans les erreurs d'une superf-

tition sanguinaire & atroce. Quel jugement porter de ces prétendus sages, qui déclament avec un zele infatigable contre les conquêtes de Cortez, & qui ne sentent aucune émotion en lisant les étranges horreurs des Mexicains ; qui entassent les exclamations les plus pathétiques sur le nombre plus ou moins exagéré des Américains tués par Cortez sur le champ de bataille, & qui ne témoignent nulle indignation contre les sacrificateurs des hommes, nulle horreur de cette innombrable multitude de victimes humaines, immolées suivant les loix les plus solennelles & les plus cheres des Mexicains ? *Mais, dit-on, quels que fussent les excès & les crimes de ces peuples, quel droit avoit Cortez de les soumettre au joug de l'Espagne ?* Admirons la timide & consciencieuse jurisprudence des philosophes ; mais différons de leur donner des éloges mérités, jusqu'à ce qu'ils aient déployé autant de zele ou de fureur contre les Scipions, les César, les Alexandre, qu'ils en montrent contre Cortez, Pizaro, Charles-Quint & Philippe ; jusqu'à ce qu'ils aient accablé d'outrages & ce cher Marc-Aurele, & ce Trajan, & cet Antonin, qui n'avoient d'autre ambition que d'étendre la gloire romaine sur les débris des nations qui valoient mieux que les vainqueurs. N'attendons pas cette époque, elle n'arrivera jamais. Les héros de l'ancienne Rome ne combattoient les nations que pour nourrir dans leur sang la célébrité d'un vain nom, & pour entrer à Rome au bruit des timbales.

Mais Cortez avoit la foiblesse de se proposer d'autres vices : il eût voulu abolir les sacrifices humains & tant de monstrueux usages qui outrageoient la nature. Il eut l'extravagance de parler quelquefois du vrai Dieu. Voilà son crime de leze-philosophie. Le bon-homme en fait lui-même la confession. « Je tâchai de leur faire entendre » par mes interpretes, combien » il étoit insensé de mettre leurs » espérances dans des idoles » travaillées de leurs mains » & composées d'ordures ; » qu'ils devoient savoir qu'il » n'y avoit qu'un seul Dieu , » souverain universel , qui » avoit créé le ciel, la terre » & toute la nature ; qui étoit » éternel , c'est-à-dire , sans » commencement ni fin ; qu'ils » devoient l'adorer, ne croire » aucune créature ni matiere » périssable : j'y ajoutai tout » ce qui pouvoit les détourner » de leur idolâtrie , & les attirer à la connoissance du vrai » Dieu ». La maxime qu'il ne faut pas occuper les pays qui ne nous appartiennent pas, est raisonnable sans doute ; mais si elle a lieu même à l'égard des antropophages & des sacrificateurs d'hommes, il faut l'étendre jusqu'aux repaires des tygres & des hyenes. *Non dubitamus, dit Grotius, quin justa sint bella in eos qui in parentes impii sunt, quales Sogdiani, antequam eos Alexander hanc feritatem dedoceret : in eos qui humanam carnem epulantur, a quo more absistere Gallos veteres Hercules coegit..... de talibus enim barbaris & feris, magis quam hominibus dici rectè potest*

*quod de Persis, qui Græcis nihilo deteriores erant, perversè dixit Aristoteles, naturale in eos esse bellum; & quod Isocrates Panathenæico dixit, justissimum esse bellum in belluas, proximum in homines belluis similes.* De Jure bell. & pac., l. 2, cap. 20. Voyez CORTEZ, ATABALIPA, MANCO-CAPAC, &c.

MONTFAUCON, (Bernard de) vit le jour en 1655, au château de Soulage en Languedoc, de l'ancienne famille de Roquetaillade dans le diocèse d'Aleth. Il prit le parti des armes, & servit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan ; mais la mort de ses parens l'ayant dégoûté du monde, il se fit Bénédictin dans la congrégation de S. Maur, en 1675. L'étendue de sa mémoire & la supériorité de ses talens, lui firent bientôt un nom célèbre dans son ordre & dans l'Europe. En 1698, il fit un voyage en Italie pour y consulter les bibliothèques, & y chercher d'anciens manuscrits propres au genre de travail qu'il avoit embrassé. Pendant son séjour à Rome, il exerça la fonction de procureur de son ordre en cette cour, & y prit la défense de l'Édition des Ouvrages de S. Augustin, donnée par plusieurs habiles Religieux de sa congrégation, & attaquée par différens critiques. De retour à Paris en 1701, Montfaucou travailla à une Relation curieuse de son voyage, sous le titre de *Diarium Italicum*, in-4°, qu'il publia en 1702. Cet ouvrage offre une description exacte de plusieurs monumens de l'antiquité, & une notice d'un grand nombre de manuf-

crits grecs & latins, inconnus jusqu'alors. Le P. de Montfaucon, cher à ses confreres par la bonté & la candeur de son caractère ; aux savans par sa vaste érudition, & à l'Eglise par ses travaux, mourut en 1741, à 87 ans. On a de lui : I. Un volume in-4°. d'*Anales Grecques*, 1688, avec la traduction latine & des notes, conjointement avec dom Antoine Pouget & dom Jacques Lopin. II. Une nouvelle Edition des *Œuvres* de S. Athanase, en grec & en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol., elle commence à n'être plus commune. III. Un *Recueil* d'ouvrages d'anciens écrivains grecs, 1706, en 2 vol. in-fol. avec la traduction latine, des préfaces, de savantes notes & des dissertations. Ce *Recueil* contient les *Commentaires* d'Eusebe de Césarée sur les *Psaumes* & sur *Isaïe* ; quelques *Opuscules* de S. Athanase, & la *Topographie* de Côme d'Égypte. On joint ordinairement ce recueil à l'édition de S. Athanase, mais il est peu commun. IV. Une *Traduction* françoise du livre de Philon, de *la Vie contemplative*, in-12, avec des observations & des Lettres. Le P. de Montfaucon s'efforce de prouver que les *Thérapeutes* dont parle Philon, étoient chrétiens : opinion qui a été combattue par le président Bouhier. V. Un excellent livre intitulé : *Palaeographia graeca*, in-fol. 1708, dans lequel il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les siècles, & entreprend de faire pour le grec, ce que le P. Mabillon a fait pour le latin dans sa Di-

plomatique. VI. Deux vol. in-fol. 1713, de ce qui nous reste des *Hexaples* d'Origene. VII. *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol. VIII. *L'Antiquité expliquée*, en latin & en françois, avec figures, 1719, en 10 vol. in-fol. auxquels il ajouta, en 1724, un *Supplément* en 5 vol. in-fol. Cet ouvrage lui procura plus de fatigues que de gloire, & on ne le regarda que comme une compilation un peu informe : cependant il y a bien des choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & les savans le citent tous les jours. IX. *Les Monumens de la Monarchie Françoise*, 1729, 5 vol. in-fol., avec figures. X. Deux autres vol. in-fol., 1739, sous le titre de *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova*. XI. Une nouvelle Edition de S. Jean-Chrysostome, en grec & en latin, avec des préfaces, des notes & des dissertations, 1718, en 13 vol. in-fol., &c. Il a adopté la traduction latine du P. Fronton-du-Duc, & n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avoient pas été par le Jésuite. Comme le P. de Montfaucon fit cette édition à contre-cœur & uniquement pour obéir à ses supérieurs, sa version manque quelquefois de fidélité, & presque toujours d'élégance. XII. *La Vérité de l'Histoire de Judith*, 1688, in-12 : Dissertation qui l'annonça bien à la république des lettres, par les savans éclaircissements que l'auteur y répandit sur l'empire des Medes & des Assyriens, & par un examen critique de l'Histoire de ce dernier peuple, attribuée à Hérodote. XIII. Quelques autres écrits moins importans que les



précédens, mais non moins remplis d'érudition. Le P. de Montfaucon a trop écrit, pour que son style soit toujours élégant & pur. Quand on entasse tant de choses, on n'a guere le tems de faire attention aux mots. C'est principalement comme érudit qu'on doit le considérer, & non comme écrivain fait pour servir de modele. Le pape Benoît XIII l'honora d'un Bref très-flatteur, qui avoit été précédé par deux médailles, dont Clément XI & l'empereur Charles VII l'avoient gratifié. Voyez son Eloge dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, par M. Gros de Boze : & dans l'*Histoire Littéraire de la Congrégation de S. Maur*.

MONTFLEURY, (Zacharie-Jacob, dit) d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du 16e. siecle. Passionné pour la comédie, il suivit une troupe de comédiens qui couroit les provinces; & prit, pour se déguiser, le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de Jacob qui étoit son nom de famille. Il est auteur d'une Tragédie, intitulée *La Mort d'Asdrubal*, faussement attribuée à son fils, qui n'avoit alors que 7 ans. Il joua dans les premières représentations du *Cid* en 1637, & mourut au mois de décembre 1667, pendant le cours des représentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent sa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste*; d'autres ajoutent que son ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il étoit obligé d'avoir pour en soutenir le poids énorme : catastrophe analogue à tant d'autres qui appartiennent

au regne de l'histronisme. Mlle. Duplessis, sa petite fille, a écrit que ces bruits sont faux, & que Montfleury, frappé par le discours d'un inconnu qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après. — Son fils, Antoine-Jacob MONTFLEURY, né à Paris en 1640, & mort en 1685, a donné un grand nombre de *Comédies* médiocres, ou au-dessous du médiocre, pleines d'idées & d'expressions licencieuses. On a recueilli son *Théâtre* en 4 vol. in-12, 1775.

MONTFLEURY, (Jean le Petit de) né à Caen, membre de l'académie de cette ville, mort en 1777, à 79 ans, étoit un homme d'une candeur & d'une droiture peu communes. Il occupoit ses loisirs des amusemens de la poésie: mais cette simplicité qu'on remarquoit dans ses mœurs, se fait souvent trop sentir dans ses vers: quoique la matiere & le but de l'auteur y mettent toujours dans ses intérêts la critique des lecteurs honnêtes & chrétiens. On a de lui: I. *Ode* au cardinal de Fleury, 1727. II. *Autre sur le Papier*, 1722. III. *Autre sur le Zèle*, 1729. IV. *Les Grands de la Ste. Vierge*, ode, 1751. V. *Les Grands de J. C.*, poème, 1752. VI. *La Mort justifiée*, poème plein d'idées fortes, de grandes leçons & de bonne philosophie; & *l'Existence de Dieu & de sa Providence*, ode, 1761. — Son frere Jean-Baptiste le Petit de MONTFLEURY, mort chanoine de Bayeux en 1758, est auteur d'une brochure intitulée: *Lettres curieuses & instructives*, écrites à un prêtre de l'Oratoire, in-12.

**MONTFORT**, (Simon, comte de) 4<sup>e</sup>. du nom, d'une maison illustre & florissante, étoit seigneur d'une petite ville de ce nom, à dix lieues de Paris. Il fit éclater sa bravoure dans un voyage d'Outremer, & dans les guerres contre les Allemands & contre les Anglois. On le choisit pour chef de la Croisade contre les Albigeois en 1209. Simon de Montfort se rendit très-célebre dans cette guerre. Il prit Beziers & Carcassonne, fit lever le siege de Castelnaud, & remporta une grande victoire, en 1213, sur Pierre roi d'Aragon, sur Raimond comte de Toulouse, & sur les comtes de Foix & de Cominge. Le pape Innocent III, & le 4<sup>e</sup>. concile général de Latran, lui donnerent en 1215 l'investiture du comté de Toulouse, dont il fit hommage au roi Philippe-Auguste. Simon de Montfort fut tué au siege de Toulouse le 25 juin 1218, d'un coup de pierre. Les Catholiques lui donnerent le nom de *Machabée* & de *Défenseur de l'Eglise*. C'étoit un des plus grands capitaines de son siècle. La force de son tempérament le rendoit propre à soutenir les plus violens exercices de la guerre. Sa haute stature le faisoit distinguer au milieu des batailles, & le mouvement de son sabre suffisoit pour épouvanter les plus fiers ennemis. Il avoit un sang-froid à l'épreuve des plus terribles dangers, jusqu'à remarquer tout & pourvoir à tout, pendant qu'il cherchoit le plus brave de ceux qu'il avoit en tête pour l'abattre. Il étoit hors du combat, d'un commerce très-aimable. On le respectoit,

& on ne pouvoit craindre de l'approcher; on trouvoit dans lui cette noble franchise qu'on traite quelquefois de simplicité, mais qui n'est au fond qu'un bon sens supérieur, qui va droit, & avec honneur au but où d'autres ne peuvent parvenir que par de lâches artifices. En matiere de politique comme en matiere de guerre, il découvroit précisément ce que peut voir un homme sage. Il avoit naturellement de l'horreur pour le vice; rien ne faisoit impression sur lui que ce qui étoit raisonnable. Il étoit éloquent, heureux, ferme, équitable; personne ne lui reprocha jamais qu'il eût violé sa parole. Jamais il n'eut d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. On ne peut avoir une foi plus vive que la sienne; c'est le témoignage que lui a rendu S. Louis, si bon connoisseur en cette matiere (voyez *Joinville*, p. 11, édit. de 1761). Son zele, sans lui faire oublier ce qu'il étoit, l'égaloit aux hommes apostoliques; & si l'on pouvoit lui reprocher quelque chose, ce seroit de l'avoir quelquefois poussé trop loin. Il ne faut pas s'étonner si son nom est odieux aux hérétiques; il faut convenir qu'il les traita quelquefois avec une rigueur extrême; mais il est juste d'observer que ces hérétiques n'étoient pas seulement des ennemis forcenés de la foi catholique; mais de mauvais citoyens, des fanatiques turbulens & sanguinaires, des scélérats perdus de mœurs & d'honneur. Il ne faut jamais confondre le zele pour la Religion avec le zele pour l'ordre & la sécurité publique; celui-là est

toujours doux & patient, celui-ci est souvent sévère & armé du glaive de la justice. *Voyez S. DOMINIQUE, RAIMOND VI & VII* comtes de Toulouse.

**MONTFORT**, (Amauride) fils du précédent & d'Alix de Montmorency, voulut continuer la guerre contre les Albigeois. Mais n'ayant pas assez de force pour résister à Raimond le Jeune, comte de Toulouse, il céda à Louis VIII, roi de France, les droits qu'il avoit sur le comté de Toulouse & sur les autres terres situées en Languedoc. Le roi S. Louis le fit connétable de France en 1231. Envoyé en Orient au secours des Chrétiens opprimés par les Turcs, il y fut pris dans un combat donné devant Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort la même année d'un flux de sang.

**MONTFORT**, (Bertrade de) *voyez* BERTRADE.

**MONTGAILLARD**, (Bernard de Percin de) né en 1563, d'une maison illustre, entra dans l'ordre des Feuillans, où il se distingua par ses austérités, par ses sermons & par son zèle. Il fut prédicateur ordinaire de Henri III, & remplit cette fonction avec tant d'éclat, que ce prince lui offrit plusieurs abbayes & les évêchés de Pamiers & d'Angers; mais il les refusa. Il étoit animé d'un si grand zèle contre les nouvelles erreurs, qu'il écrivit à Henri III une Lettre très-longue, par où il l'exhortoit, par tous les motifs de religion & de politique, de mettre un frein à l'hérésie. Cette Lettre, qui est bien écrite & pleine de

force, a été imprimée à Paris en 1589. Après la mort de ce prince, le feu de la Ligue fut dans toute sa vivacité. L'auteur qu'elle faisoit paroître pour la défense de l'ancienne religion, engagea Montgaillard à porter les intérêts de cette association. On l'appella le *Laqueis de la Ligue*, parce que quoique boiteux, il ne cessa de se donner beaucoup de mouvement pour ce parti, qui lui paroissoit juste, & beaucoup plus légitime que l'association des Protestans, contre laquelle personne ne se récrie dans ce siècle inconséquent, & dont toute la haine tombe sur les procédés des Catholiques. « On » a beau exagérer, dit un » auteur impartial, les violences & les ridicules de la » Ligue. Le parti Calviniste » n'étoit-il donc pas une ligue; » ligue composée de sujets » rebelles, armés contre le » trône & l'autel? Ligue pour » ligue, il me paroît que celle » des Catholiques avoit des » titres de légitimité que l'autre n'avoit pas ». Le pape Clément VIII, instruit de son mérite, le reçut très-bien dans un voyage qu'il fit à Rome. Il passa ensuite dans les Pays-Bas avec la permission de ce pape. Il y prêcha avec beaucoup de succès à la cour d'Albert & d'Isabelle, qui le nommerent à l'abbaye de Nizelles en 1612, & trois ans après à celle d'Orval, dans le duché de Luxembourg; il fit revivre dans celle-ci toute la pureté de l'ancienne discipline monastique. La réforme qu'il y introduisit, est assez semblable à celle de la Trappe. Elle a paru s'af-

foiblir après sa mort, mais elle ne tarda pas à être rétablie par Charles Bentzeradt. Montgaillard mourut dans cette édifiante maison en 1628, après avoir brûlé tous ses écrits par humilité. Cayet d'abord ministre protestant, ensuite catholique assez équivoque, apologiste des bordels & de l'adultère, a déchiré la mémoire de cet homme respectable par des calomnies atroces, que l'abbé Dazés, dans son *Compte rendu des Comptes rendus*, & quelques compilateurs, ont inconsidérément répétées. Voyez-en la réfutation dans le *Journal historique & littéraire*, 15 octobre 1781, p. 257.

**MONTGAILLARD**, (Pierre-Jean-François de Percin de) évêque de Saint-Pons, naquit en 1633, de Pierre de Percin, baron de Montgaillard, gouverneur de Brême dans le Milanez, & décapité pour avoir rendu cette place faute de munitions. La mémoire du pere ayant été rétablie, le fils fut élevé aux honneurs ecclésiastiques. Il termina sa carrière en 1713. On a de lui un livre intitulé : *I. Du droit & du devoir des Evêques de régler les Offices divins dans leurs Diocèses, suivant la Tradition de tous les siècles, depuis J. C. jusqu'à présent*, in-8°; ouvrage mis à l'*Index donec corrigatur*. II. Plusieurs *Lettres* à l'archevêque de Cambrai, touchant les affaires du Jansénisme, qui furent condamnées par un Bref de Clément XI du 18 janvier 1710.

**MONTGEORGES**, voyez GAULMIN, sieur de.

**MONTGERON**, (Louis-Basile Carré de) naquit à Paris en 1686, d'un maître-des-

requêtes. Il n'avoit que 25 ans lorsqu'il acheta une charge de conseiller au parlement, où il s'acquitt une sorte de réputation par son esprit & par ses qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité & dans tous les vices qui la font naître, il en sortit tout-à-coup pour se donner en spectacle sur le cimetière de S. Médard. Il alla, le 7 septembre 1731, au tombeau du diacre Pâris. Son but (à ce qu'il nous apprend) étoit d'examiner, avec les yeux de la plus sévère critique, les miracles qui s'y opéroient; mais il se sentit, dit-il, tout d'un coup terrassé par mille traits de lumière qui l'éclairèrent. D'incrédule frondeur il devint tout-à-coup chrétien fervent, & de détracteur du fameux diacre, son apôtre. Il se livra depuis ce moment au fanatisme des Convulsions avec la même impétuosité de caractère, qui l'avoit plongé dans les plus honteux excès. Il n'avoit été jusqu'alors que confesseur du Jansénisme; il en fut bientôt le martyr. Lorsque la chambre des enquêtes fut exilée en 1732, il fut relégué dans les montagnes d'Auvergne, dont l'air pur, loin de refroidir son zèle, ne fit que l'échauffer. C'est pendant cet exil qu'il forma le projet de recueillir les preuves des miracles de Pâris, & d'en faire ce qu'il appelloit la démonstration. De retour à Paris, il se prépara à exécuter son projet, & il alla à Versailles présenter au roi, le 29 juillet 1737, un volume in-4°, magnifiquement relié. Ce livre, regardé par les Convulsionnaires comme un chef-d'œuvre

d'éloquence, & par les autres comme un prodige d'ineptie, le fit renfermer à la Bastille quelques heures après l'avoir présenté au roi. On le reléqua ensuite dans une abbaye de Bénédictins du diocèse d'Avignon, d'où il fut transféré peu de tems après à Viviers. Il fut renfermé ensuite dans la citadelle de Valence, où il mourut en 1754. L'ouvrage qu'il présenta au roi, est intitulé : *La vérité des Miracles opérés par l'intercession de M. Pâris*, &c., in-4°. Il ajouta 2 autres volumes en 1747. Il parut en 1749 un écrit intitulé : *Illusion faite au Public par la fausse Description que M. de Montgeron a faite de l'état présent des Convulsionnaires*. Ce livre doit être d'autant moins suspect qu'il a été fait par un auteur du parti. L'ouvrage de Montgeron a été aussi solidement & peut-être trop sérieusement réfuté par dom la Tasse (*voyez ce mot*). On fait que le célèbre Duguet regardoit également les prétendus miracles de Pâris comme des scènes de sottises & de scandale. « Ne vous imaginez pas (dit un écrivain protestant qui a examiné par lui-même le phénomène des Convulsions) « que la vertu éma-  
 » née du corps du bienheureux  
 » Pâris, ait la force de ressus-  
 » citer des morts, de rendre  
 » l'ouïe à un sourd, de donner  
 » la vue à un aveugle de nais-  
 » sance, de faire marcher un  
 » cul-de-jatte; jamais elle ne  
 » s'est avisée de pareils pro-  
 » diges; non. C'est un abbé  
 » Becheran qui, couché sur  
 » le tombeau, sauta à se briser  
 » les os, & dans des accès

» convulsifs, fait le saut de  
 » carpe sans se faire mal. Ce  
 » sont des fous qui avalent des  
 » charbons allumés, qui go-  
 » bent, comme pêches, cailloux  
 » gros comme le poing, que  
 » l'on frappe des demi-heures,  
 » sans qu'ils paroissent le sentir,  
 » qui souffrent dix hommes  
 » marchant sur leur ventre,  
 » &c., &c. J'ai vu dans mes  
 » voyages vingt joueurs de  
 » gibeciere, qui feroient nargue  
 » à la vertu miraculeuse éma-  
 » née du corps de l'abbé de  
 » Pâris... Nos Camifards en  
 » France se sont avisés de  
 » débiter de pareilles baliver-  
 » nes; & la plupart des faits,  
 » que M. Jurieu rapporte dans  
 » ses lettres pastorales, ont  
 » beaucoup d'affinité avec les  
 » relations des miracles de  
 » l'abbé Pâris. Les a-t-on crus?  
 » Le petit peuple a donné  
 » là-dedans pendant quelque  
 » tems: les sages en ont gémi,  
 » & ont vu avec déplaisir ces  
 » extravagances... Les Janfé-  
 » nistes ne se font pas hon-  
 » neur de vouloir s'accréditer  
 » par des voies aussi frivoles  
 » & des moyens si opposés au  
 » caractère de la Religion. Ci-  
 » céron leur prescrit une leçon  
 » qu'ils devroient observer :  
 » *Ut religio propaganda, sic*  
 » *superstitionis stirpes omnes eli-*  
 » *denda*. Ce n'est pas de la  
 » manière qu'ils agissent, que  
 » l'on concourt à l'avancement  
 » de la Religion». *Recueil de*  
 » *Litter., de Philos. & d'Hist.*,  
 » Amsterdam, 1730, p. 123. Quel-  
 » ques spectateurs, même philo-  
 » sophes, ont cru dans certains  
 » cas y voir l'intervention du  
 » pere du mensonge & de la puis-  
 » sance des ténèbres, à laquelle

cette secte devoit être moins indifférente que toute autre. » Je ne puis (dit un auteur nullement suspect dans ce qu'il dit de défavorable au Jansénisme) » m'empêcher de » rapporter une parole pleine » de sens, de vérité, de religion, & bien propre à jeter » du jour sur cette matière. » Un officier demandoit à un » grand-vicaire, de je ne fais » quel diocèse, s'il avoit vu » à Paris les merveilles de ces » différentes sectes (car le Jansénisme en a produit plusieurs). *Oui*, répondit le » grand-vicaire, & *il m'est impossible d'en révoquer en doute le surnaturel. — Mais de quel genre le croyez-vous ?* lui dit l'officier. — *Je le crois diabolique*, répliqua-t-il ; » parce que n'ayant rien qui passe le pouvoir de Satan, on est forcé de les lui attribuer, par les erreurs contre la foi qui y sont jointes ». Le sage & pieux pape Clément XIII croyoit que ces farces ridicules & sacrilèges n'étoient que le fruit tout naturel de l'aveuglement dont Dieu avoit frappé une secte, qui s'étoit plus que toute autre couverte du voile de la piété & de la vertu: *Quas scditates cum legeremus, in mentem nobis venit, Jansenianorum, per simulationem pietatis jacitare se volentium in Ecclesia, quam graviter superbiam Deus percussit, & pestilentissimæ sectæ conatus ad hæc dedecora tandem rediisse permiserit; quasi dixerit Dominus: REVELABO PUDENDA TUA, ET OSTENDAM GENTIBUS NUDITATEM TUAM, ET REGNIS IGNOMINIAM TUAM.* Nahum 3.

Bref à l'évêque de Sarlat du 19 novembre 1764. Voyez FILLEAU, JANSENIUS, LAFITAU, MARANDÉ, RICHER, ROCHE, VERGER.

MONTGOMMERY, (Gabriel de) comte de Montgommery en Normandie, célèbre par sa valeur, mais plus encore par le malheur qu'il eut de crever l'œil de Henri II, le 29 juin 1559. Ce prince ayant déjà couru plusieurs lances dans un tournoi, fait à l'occasion du mariage de la princesse Elizabeth sa fille, avec Philippe roi d'Espagne, voulut en rompre une dernière avec le jeune Montgommery, alors lieutenant de la garde Ecossoise. Montgommery, comme par une espèce de pressentiment, s'en défendit à plusieurs reprises, & ne se rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indisposer de ses refus. « Dans la course, » sa lance rompit en la visière » du roi, si rudement (dit » d'Aubigné) que la morne » décrocha de la haute pièce, » & que la visière levée en » haut, le contre-coup donna » dans l'œil ». Le roi mourut onze jours après cette blessure, & défendit en mourant que Montgommery fût ni inquiété ni recherché pour ce fait en aucune manière. Par prudence cependant il se confina quelque tems dans ses terres de Normandie. Il voyagea ensuite en Italie & ailleurs, jusqu'au tems des premières guerres civiles, qu'il revint en France, & s'attacha au parti protestant dont il devint un des principaux chefs. Il défendit Rouen, en 1562, contre l'armée royale, avec beaucoup d'opiniâtreté, &

continua à faire la guerre à l'Etat & à la Religion avec divers succès, jusqu'à ce qu'il fut pris à Domfront en 1574, par Matignon. Plusieurs historiens protestans prétendent que la capitulation fut violée à l'égard de Montgomery; mais sans parler d'autres témoignages contraires, il paroît certain par celui de d'Aubigné même, l'un des historiens protestans les plus accrédités, que le comte n'eut d'autre parole de la part de Matignon, que celle de lui conserver la vie & de le bien traiter tant qu'il seroit entre ses mains. Ce général ne se rendit point garant de son pardon de la part du roi & de la reine-mere. Cependant Matignon reçut ordre de Catherine de Médicis, alors régente du royaume par la mort de Charles IX, d'envoyer Montgomery à Paris sous bonne & sûre garde. En y arrivant il fut conduit à la Conciergerie, & renfermé dans la tour qui porte encore son nom. Des commissaires furent nommés par la reine pour lui faire son procès. Il fut interrogé sur la conspiration imputée à l'amiral de Coligny; mais le principal chef d'accusation sur lequel ils le condamnerent à mort, fut d'avoir arboré pavillon d'Angleterre sur les vaisseaux avec lesquels il étoit venu au secours de la Rochelle. Le 26 juin 1574, après avoir subi une rigoureuse question, il fut amené en Greve, & y eut la tête tranchée. Il est certain qu'il ne pouvoit être recherché ni puni pour la mort de Henri II; quoi-qu'après tout ce qui est arrivé depuis, on ait été fondé à

croire que ce n'étoit point un coup de hasard. Mais après un malheur de cette espece, qui causa celui de tout l'état par les troubles qui en furent la suite, Montgomery osant s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avoit privé la France, fut infiniment plus coupable qu'aucun autre chef protestant. Il étoit l'aîné des fils de Jacques de MONTGOMMERY, seigneur de Lorges dans l'Orléanois, l'un des plus vaillans hommes de son tems, fameux dans les guerres de François I, sous le nom de *Lorges*, & qui mourut âgé de plus de 80 ans, vers 1559.

MONTHELON, voy. FERNAND.

MONTHOLON, (François de) seigneur du Vivier & d'Aubervilliers, se distingua par sa probité & par son érudition. Il plaida en 1522 & 1523 au parlement de Paris, en faveur de Charles de Bourbon, connétable de France, contre Louise de Savoie, mere de François I. Ce monarque s'étant trouvé *incognito* à cette cause, l'une des plus épineuses qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, nomma Montholon avocat-général en 1538, puis garde-des-sceaux en 1542. Il mourut à Villers-Cotterets en 1543. La famille de Montholon a produit un grand nombre d'autres magistrats illustres; mais celui qui est l'objet de cet article, est le plus célèbre par ses vertus. François I lui ayant donné 200,000 francs (somme à laquelle avoient été condamnés les rebelles de la Rochelle) il ne l'accepta que pour orner cette ville d'un hôpital.

**MONTHOLON**, (Jean de) frere du précédent, chanoine de S. Victor de Paris, reçut le bonnet de docteur en droit à l'âge de 22 ans. Son mérite le fit nommer au cardinalat; mais il n'en reçut point les honneurs, étant mort dans l'abbaye de S. Victor les 10 mai. 1528. On a de lui *Promptuarium Juris divini & utriusque humani*, Paris, chez Henri Etienne, 1520, 2 vol. in-fol.

**MONTHOLON**, (François de) Catholique zélé, fils de François 1<sup>er</sup>. du nom, étoit avocat, & fort estimé des Ligueurs. Henri III, pour leur complaire, lui remit les sceaux en 1588. Après la mort de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, de peur que ce roi ne le contraignît de sceller quelque édit favorable aux huguenots. Il mourut la même année 1590. Le parlement avoit tant de confiance en sa probité, que « la cour n'avoit jamais » désiré autres assurances de » ses plaidoyers, que ce qu'il » avoit mis en avant par sa » bouche, sans recourir aux » pieces ». Paroles au-dessus de tout éloge.

**MONTHOLON**, (Jacques de) seigneur d'Aubervilliers, avocat au parlement de Paris, fils de François 2<sup>e</sup>. du nom, mort sans enfans le 17 juillet 1622, dont on a un *Recueil d'Arrêts* du parlement, qui servirent de régleme<sup>nt</sup>, 1622, in-4°. On a aussi de lui le *Plaidoyer* qu'il fit pour les Jésuites, 1612, in-8°. Il y montra que tout ce que Martelie<sup>re</sup> avoit avancé, n'étoit qu'un tissu de calomnies & de faits supposés, démentis par les témoignages les plus

authentiques qu'il produisit. Voyez **MARTELIERE**.

**MONTI**, voyez **MONTANUS** Jean-Baptiste.

**MONTI**, (Joseph) professeur de botanique & d'histoire naturelle à Bologne, se fit connoître par les ouvrages suivans: I. *Prodromus Catalogi Stirpium agri Bononiensis*, 1719, in-4°. II. *Plantarum Varii indices*, 1724, in-4°. III. *Exoticorum simplicium medicamentorum vari indices*, 1724, in-4°. Les deux derniers ouvrages ont reparu avec des corrections à Bologne, 1753, in-4°, par les soins des fils de l'auteur, Petronius & Cajetan. Ce dernier a traduit de l'italien en latin l'*Histoire des Plantes rares* de Jacques Zannoni, Bologne, 1742, in-fol. avec 185 planches. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Philippe **MONTI**, prêtre de la congrégation des Clercs-Réguliers de S. Paul, professeur en théologie à Milan, dont on a *Dissertationes Theologico-historicae*, Milan, 1758, in-8°.

**MONTIGNI**, (François de la GRANGE D'ARQUIEN, dit le *Maréchal de*) commandoit 50 gendarmes à la journée de Coutras, en 1587. Il alla trois fois à la charge, & fut pris par le roi de Navarre, qui lui rendit la liberté par estime pour sa valeur. Après la mort de Henri III, il se déclara contre la Ligue. Il se distingua au combat d'Aumale en 1592, & au siege d'Amiens en 1597, fut fait gouverneur de Paris en 1601; lieutenant-de-roi de Metz, de Toul & de Verdun, en 1603; & en 1616 maréchal de France. Montigni commanda en 1617 une armée contre les



mécontents, & prit sur eux, en Nivernois, Douzi & quelques autres places. Il mourut le 9 septembre de la même année, âgé de 63 ans. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité masculine. Mais il avoit un frere, qui eut entr'autres enfans, Henri marquis d'Arquien, dont la fille Marie-Casimire épousa Sobieski, depuis roi de Pologne. Après la mort de sa mere, elle procura le chapeau de cardinal à son pere, qui mourut en 1707, à Rome, où il s'étoit retiré avec sa fille. En 1714 elle revint en France. Le roi lui donna pour demeure le château de Blois, où elle mourut en 1716, à 77 ans.

MONT-JOSIEU, (Louis de) *Monsjosius*, gentilhomme de Rouergue, apprit les mathématiques à Monsieur frere du roi, & accompagna le duc de Joyeuse à Rome en 1583. Il composa un livre qu'il dédia au pape Sixte Quint, sous ce titre: *Gallus Romæ hospes*, Rome, 1585, in-4°; ouvrage qui contient un *Traité*, en latin, de la *Peinture & de la Sculpture des Anciens*; on l'a réimprimé dans le *Viruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. Ce livre peut répandre du jour sur l'antiquité profane, il est plein d'érudition. L'auteur, de retour en France, s'y ruina dans l'entreprise de nettoyer Paris des immondices; & finit par épouser une méchante femme, qui fut cause de sa mort.

MONTIS, (Pierre) est auteur d'un livre espagnol, que G. Ayora a traduit en latin: *De dignoscendis hominibus*, Milan, 1492, in-fol. Il n'est pas commun.

MONTLEBERT, voyez CAUX.

MONTLHERY, (Guy de) comte de Rochefort, signa en qualité de sénéchal de France à une chartre du roi Philippe I, de l'an 1093, & fut de la premiere croisade en 1096. Le roi, qui estimoit son mérite & qui craignoit son crédit, voulant se l'attacher, obligea Louis le Gros, son fils aîné, d'épouser la fille de ce seigneur. Mais le prince ayant fait casser ce mariage 3 ans après, sous prétexte de parenté, Guy en conçut un tel dépit, qu'il arma contre le roi, qui le défit auprès du château de Gournay qui fut pris & confisqué. Il mourut au mois de juillet 1108. — Son fils Hugues de MONTLHERY, comte de Rochefort & seigneur de Cressy, succéda à son pere dans l'office de sénéchal. Après avoir servi utilement l'état sous Philippe I, il pensa le bouleverser sous Philippe le Gros, par ses violences, ses injustices & ses intrigues. On rapporte qu'ayant enlevé un de ses cousins, il le jeta par la fenêtre d'une tour après l'avoir étranglé, pour faire croire qu'il s'étoit tué en voulant se sauver. Le roi l'obligea de quitter sa charge, & il se fit Religieux vers 1118 à Cluni, où il mourut quelques années après.

MONTLUC, (Blaise de) né en 1500, dans un petit village près de Condom, d'une famille noble & distinguée, branche de celle d'Artagnan-Montesquiou, l'une des premieres de la Guienne, s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'au grade de maréchal de France.

France. Il commença à porter les armes en Italie à l'âge de 17 ans, & après s'être distingué dans plusieurs occasions, il eut le commandement des secours que Henri II envoya en 1554 à la ville de Sienne, qui avoit chassé la garnison impériale. Montluc y soutint un siege de 8 mois contre l'armée de l'empereur, commandée par le marquis de Marignan. Ce général, après avoir tenté inutilement plusieurs attaques, fut obligé de convertir le siege en blocus. La famine ayant réduit les habitans aux plus grandes extrémités, Montluc capitula & sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Henri II, Montluc continua ses services en Toscane, en Piémont, & au siege de Thionville en 1558. Il commanda en Guienne pendant les guerres de religion qui agiterent la France sous le regne de Charles IX; battit les Huguenots en plusieurs rencontres, & entr'autres à la bataille de Ver en 1562, où, quoiqu'inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complete. Cette victoire lui valut la place de lieutenant-de-roi en Guienne. Sa vigilance, & la célérité qu'il mettoit dans toutes ses opérations, jointes à quelques exécutions militaires, le rendirent dans toute la Guienne la terreur du parti protestant. » Il fut fort cruel en cette » guerre (dit Brantome) & » disoit-on qu'ils faisoient à » l'envi à qui le seroit davan- » tage, lui ou le baron des » Adrets, qui l'étoit bien fort à » l'endroit des Catholiques »...

Tome VI.

Il est certain néanmoins que Montluc ne porta jamais la cruauté envers les hérétiques rebelles, au point où un des Adrets, un Guillaume de la Marck, un Christian de Brunswick (voyez HALBERSTADT), l'ont poussée à l'égard des Catholiques, armés pour la défense de leur pays & de leur religion. Montluc assiégeant le château de Rabesteins en 1570, y fut blessé d'une arquebusade qui lui froissa les deux joues, & le défigura tellement, que le reste de sa vie il fut obligé de porter un masque, mais il ne laissa pas d'emporter la place. Ses longs services furent récompensés, en 1574, par le bâton de maréchal de France. Il mourut dans sa terre d'Estillac en Agénois, l'an 1577. Le maréchal de Montluc avoit toutes les qualités qui forment le grand-homme de guerre; une valeur à toute épreuve; une passion démesurée pour la gloire; une activité infatigable; un coup-d'œil sûr, & une présence d'esprit merveilleuse dans les occasions les plus difficiles. Ce fut à l'âge de 75 ans qu'il écrivit de mémoire l'Histoire de sa vie, imprimée pour la première fois à Bourdeaux en 1592, in-fol., par les soins de Florimond de Rémond, conseiller au parlement de cette ville, sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France*; ouvrage classique pour les gens de guerre, & que Henri IV appelloit *la Bible des Soldats*; réimprimé plusieurs fois, traduit en italien & en anglois. On a dit de Montluc, au sujet de ses Commentaires: *Multa fecit, plura scripsit*. Il est cer-

Gg

tain qu'il ne s'est pas reposé sur les historiens, du soin de se louer, & qu'il parle souvent de lui-même avec assez de jactance & de vanité; & c'est le défaut de presque tous les hommes qui ont la foiblesse & l'égoïsme d'être eux-mêmes leurs historiens. (voyez ADRIEN)

» Si rien n'est plus petit, dit  
 » un moraliste, plus mesquin,  
 » que de parler de soi-même,  
 » d'occuper la conversation  
 » par le récit de ses actions &  
 » de ses exploits; que sera-ce  
 » du degré d'égoïsme qui va  
 » jusqu'à consigner tout cela  
 » dans les registres de l'his-  
 » toire, à être soi-même son  
 » héraut, à faire une espece  
 » d'auditoire subsistant de toute  
 » la postérité, & de discourir  
 » pendant des siècles sur une  
 » existence de deux jours?»

MONTLUC, (Jean de) frere du précédent, Dominicain, mais qui n'eut jamais, ou qui ne conserva guere l'esprit de son état. La reine Marguerite de Navarre, instruite de son penchant pour le Calvinisme, le tira de son cloître, le mena avec elle à la cour, & le fit employer dans diverses ambassades. Il en remplit jusqu'à 16. Ses services furent récompensés par les évêchés de Valence & de Die. Il n'en favorisa pas moins les Calvinistes, & il se maria secrettement avec une demoiselle appelée *Anne Martin*, de laquelle il eut un fils naturel. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, sur les accusations du doyen de Valence; mais le parlement toujours prêt à entraver l'autorité de l'Eglise, oblige le doyen de lui faire

amende honorable, quoique les vices du prélat fussent de notoriété publique. Montluc revint de ses erreurs dans la suite, professa de bonne-foi la Religion Catholique, & mourut à Toulouse en 1579, dans les bras d'un Jésuite, qui parla favorablement de ses dernieres dispositions. On a de lui quelques ouvrages, qui furent lus avec avidité dans le tems. Ses *Sermons*, imprimés à Paris en 2 vol. in-8°, l'un en 1559, l'autre en 1561, sont infectés des erreurs pour lesquelles il s'étoit laissé prévenir.

MONTLUC, (Jean de) fils naturel du précédent, connu sous le nom de *Balagni*, fut légitimé en 1567, & s'attacha au duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Cambray en 1581. Après la mort de ce prince, il fut entraîné dans le parti de la Ligue, & y joua un rôle assez important à la levée du siege de Paris & de celui de Rouen en 1592. Montluc avoit épousé Renée de Clermont d'Amboise, qui parla si vivement à Henri IV en faveur de son mari, que ce monarque lui laissa Cambray en souveraineté, & lui donna le bâton de maréchal de France en 1594. Montluc pilla & dévasta tous les environs, surtout les églises & les monasteres, & opprima si cruellement les habitans de Cambray, qu'ils appellerent les Espagnols en 1595. La femme de Montluc, après avoir défendu la ville comme l'auroit pu faire le capitaine le plus brave, mourut de douleur avant la fin de la capitulation qu'on étoit sur le point de signer. Son indigne

époux, insensible à tant de pertes, se remaria avec Diane d'Estrées, & termina sa vie en 1603.

**MONTMAUR**, (Pierre de) né dans la Marche, entra chez les Jésuites, enseigna les humanités à Rome, & quitta l'habit de S. Ignace par inconstance ou par mauvaise santé. Il mena dès-lors une vie errante & malheureuse. Il fut successivement charlatan, vendeur de drogues à Avignon, avocat & poète à Paris, ensuite professeur en langue grecque au college-royal. Il n'étoit point de science dans laquelle il ne se crût versé. Il dissertoit imprudemment sur tous les sujets. Un esprit caustique, une mémoire chargée d'anecdotes contre les auteurs morts & vivans, sa réputation d'homme à bons mots, sa fureur de prendre le ton dans toutes les compagnies, sa profession de parasite le rendirent l'objet de la haine & le sujet des plaisanteries de tous les écrivains. Ménage (*voyez ce mot*) donna le signal de cette guerre en 1636. Il publia en latin la Vie de Montmaur, sous le titre de *Gorgilius Mamurra*. Tous les auteurs prirent les armes; épigrammes, chansons, couplets, satyres, libelles anonymes, estampes, portraits; on employa tout contre lui. Sans ce bruit que firent tant d'attaques dirigées contre un seul homme, Montmaur seroit peut-être oublié; car ses poésies, comme ces piéces fugitives que nos petits auteurs voient régulièrement périr le lendemain de leur naissance, ne sont pas dignes d'entrer dans aucun recueil intéressant. Il mourut

en 1648, à 74 ans. Sallengre a recueilli en 1715, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Histoire de Montmaur*, les différens pamphlets lancés contre ce parasite. On appelloit *Montmaurismes*, les allusions malignes, tirées du grec ou du latin, que ce satyrique faisoit aux noms propres des auteurs qui l'attaquoient.

**MONTMENIL**, *voy. SAGE*.

**MONTMORENCY**, (Matthieu 1<sup>er</sup> de) mort en 1160, fut connétable sous Louis le Jeune. Sa famille, l'une des plus illustres & des plus anciennes de l'Europe, tire son nom de la petite ville de Montmorency dans l'Isle de France. C'est la première terre du royaume qui ait porté le titre de Baronnie, qu'on n'accordoit autrefois qu'à des princes. Matthieu de Montmorency avoit épousé Aline, fille naturelle de Henri I<sup>er</sup> roi d'Angleterre, dont il laissa des enfans; & en secondes noces Alix de Savoie, veuve de Louis VI, & mere de Louis VII, dont il n'eut pas de postérité.

**MONTMORENCY**, (Matthieu II de) dit *le Grand*, mérita ce titre par son courage & par sa prudence. Il se signala au siege du Château-Gaillard, près d'Andeli, où il accompagna le roi Philippe-Auguste en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, & y enleva 12 enseignes impériales. Sa valeur éclata l'année suivante contre les Albigeois du Languedoc, & lui mérita l'épée de connétable en 1218. Il eut sous Louis VIII beaucoup de part au gouver-

nement, & commanda en 1224 aux sieges de Niort, de St.-Jean d'Angeli, de la Rochelle, & d'autres places enlevées aux Anglois. Il se croisa une seconde fois contre les Albigeois en 1226. Louis VIII, au lit de la mort, le pria d'assister son fils de ses forces & de ses conseils. Montmorency le lui promit, & tint parole. C'est lui qui dissipa cette formidable ligue qui se fit contre la reine Blanche pendant la minorité de S. Louis. Il prit sur les mécontents la forteresse de Bellesme en 1228. Il les poussa jusqu'à Langres en 1229, & les réduisit tous, ou par adresse ou par force, à se soumettre à la régente. Il mourut le 24 novembre 1230. Le mérite de ce grand homme, son crédit, son habileté illustrèrent beaucoup sa famille, & commencerent à donner à la charge de connétable l'éclat qu'elle a eu depuis.

MONTMORENCY, (Mathieu IV) mena du secours à Charles, roi de Naples, & suivit Philippe le Hardi en Aragon l'an 1285. Créé chambellan de Philippe le Bel, & amiral de France en 1295, il servit dans la guerre de Flandre en 1303, & mourut en 1304.

MONTMORENCY, (Charles de) maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits militaires. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son cousin. Le courage avec lequel il combattit à la bataille de Crecy en 1346, lui valut le titre de gouverneur de Normandie. Aussi bon négociateur

qu'excellent général, il contribua beaucoup au traité de Bretigni, conclu en 1360. Cet homme illustre mourut en 1381. Le roi Charles V faisoit tant de cas de son mérite, qu'il le choisit pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI.

MONTMORENCY, (Anne de) second fils de Guillaume de Montmorency, fut élevé enfant d'honneur auprès de François I, & en 1515, il se trouva à la bataille de Marignan. Il défendit en 1521 la ville de Mézieres contre l'armée de l'empereur Charles-Quint, & obligea le comte de Nassau de lever le siege. Honoré du bâton de maréchal de France, il suivit en Italie François I, & fut pris en 1525 avec ce prince, à la bataille de Pavie, qui avoit été donnée contre son avis. Les services importans qu'il rendit ensuite à l'état, furent récompensés par l'épée de connétable de France en 1538. Montmorency fut disgracié quelque tems après, mais il rentra en grace sous le regne de Henri II, qui eut pour lui une confiance particulière. Le connétable prit le Boulonnois en 1550, Metz, Toul & Verdun en 1552; mais il fut entièrement défait & pris à St-Quentin en 1557, & ne sortit de prison qu'à la conclusion de la paix en 1559. En 1562, il gagna contre les Calvinistes la bataille de Dreux, mais il fut fait prisonnier. Ayant obtenu sa liberté l'année suivante, il prit le Havre-de-Grace sur les Anglois. Quelque tems après, les Calvinistes s'étant remis en campagne sous la conduite du prince de Condé,

Montmorency les battit à la journée de St-Denys en 1567. Le vainqueur vit néanmoins mettre en déroute le corps qu'il commandoit, & fut abandonné des siens, que la terreur avoit saisis. Le généreux vieillard ramassa alors toute sa vertu, pour terminer sa longue vie par une action héroïque. Il reçut huit blessures dangereuses, fut démonté, & rompit son épée dans le corps d'un officier calviniste, qu'il perça au défaut de la cuirasse. Un gentilhomme Ecoffois, appelé *Stuart*, lui donna un coup de pistolet dans les reins. Un Cordelier, son confesseur, lui rappelant dans cette extrémité les grands objets de la Religion pour le disposer à la mort : « Pensez-vous, lui répondit-il, que j'aie vécu près de 80 ans avec honneur, pour ne pas savoir mourir un quart d'heure ? » Le connétable expira quelques instans après, à 74 ans, dans des sentimens très-chrétiens. « C'est ainsi, dit un historien, que mourut ce fameux capitaine, homme sage & d'une expérience consommée, grand homme de guerre, quoiqu'un peu plus soldat que général, grand homme de cabinet, très-intelligent jusques dans les finances, grand travailleur, doué d'une mémoire singulière & d'un bon jugement, d'une fermeté hors d'atteinte à toutes les vicissitudes de la fortune, & d'une égalité qui ne se décourageoit pas plus d'une défaite, qu'il ne s'enorgueillissoit de la victoire; également rempli de probité &

» de droiture, inviolablement  
 » attaché à l'Etat & à la Religion, dont toutes les ca-  
 » bales & les intérêts de famille ne purent jamais le  
 » détacher; si fidele aux observances catholiques, & même à ses dévotions accoutumées, que tout le tumulte des camps n'étoit pas capable de les lui faire omettre, ou seulement différer; grand amateur de l'ordre, & rigide observateur de la discipline; d'un caractère naturellement peu flexible, durci encore par une éducation sévère, qui lui laissa pour maxime capitale, qu'on ne fait rien, quand on ne fait pas souffrir; aussi, redouté par les gens de tout état, qu'il traitoit à la première faute, sans le moindre ménagement: c'est-là tout ce qu'on peut reprocher à cet illustre personnage, & peut-être encore un peu trop d'attachement aux biens de la fortune, sans préjudice néanmoins de son inviolable probité ». Il s'étoit trouvé à huit batailles, & avoit eu le souverain commandement dans quatre avec plus de gloire que de fortune. On lui fit à Paris des funérailles presque royales; car on porta son effigie à son enterrement: honneur qu'on ne fait qu'aux rois, ou aux enfans des rois. Les cours supérieures assisterent à son service.

MONTMORENCY, (Francois de) fils aîné du précédent, se distingua par sa bravoure. Il étoit grand-maître de France, dignité qu'il céda au duc de Guise. On lui donna, comme

en échange, le bâton de maréchal de France & le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé, en 1572, ambassadeur en Angleterre auprès de la reine Elizabeth, qui lui donna le collier de son ordre de la Jarretiere. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de St-Germain-en-Laye, par laquelle on avoit résolu d'enlever le duc d'Alençon, il alla à la cour pour s'y justifier. Il y fut arrêté & enfermé à la Bastille. Ses ennemis & la reine Catherine de Médicis, qui n'aimoit point la maison de Montmorency, avoient résolu sa perte; mais cette princesse le fit sortir de prison en 1575. Montmorency avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit du duc d'Alençon, & elle voulut se servir de lui pour ramener ce prince qui avoit quitté la cour. Le maréchal eut le bonheur de le porter à un accommodement. Après s'être signalé par plusieurs autres actions dignes d'un héros & d'un citoyen, il mourut au château d'Escouen, le 5 mai 1579, dans sa 50e. année.

**MONTMORENCY**, (Charles de) frere du précédent, pair & amiral de France, lieutenant-général de la ville de Paris & de l'Isle de France, & colonel-général des Suisses, étoit le 3e. fils d'Anne de Montmorency. Il se signala sous le regne de 5 rois, & sa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par Louis XIII, en 1610. Il mourut en 1612, à 75 ans, après avoir donné des exemples de valeur & de patriotisme. Il étoit bossu & glorieux; « ce qui est assez or-

dinaire, dit un écrivain contemporain; mais en même tems c'étoit le plus digne homme du conseil du roi, & qui avoit meilleure cervelle & meilleur avis ».

**MONTMORENCY**, (Henri I de) duc, pair, maréchal & connétable de France, gouverneur de Languedoc, &c., étoit le second fils d'Anne de Montmorency. Il se signala, du vivant de son pere, sous le nom de Seigneur de *Damville*. A la bataille de Dreux, en 1562, il fit prisonnier le prince de Condé, & servit la France avec beaucoup de gloire dans cette journée. Disgracié par la reine Catherine de Médicis, il chercha un asyle auprès du duc de Savoie, & se mit à la tête des mécontents qui déchirerent le Languedoc sous Henri III. Henri IV étant monté sur le trône, il se soumit, obtint l'épée de connétable, & mourut à Agde en 1614. C'étoit un homme ferme & déterminé, qui n'avoit puisé ses lumieres que dans lui-même; car il ne favoit, dit-on, ni lire ni écrire.

**MONTMORENCY**, (Henri II, duc de) fils du précédent, né en 1595, fut fait amiral de France dès l'âge de 18 ans. Après avoir battu les Calvinistes en Languedoc & leur avoir enlevé diverses places, il les vainquit sur mer près de l'isle de Rhé, & reprit cette isle dont ils s'étoient emparés. En 1628 il remporta un avantage non moins considérable sur le duc de Rohan, chef des huguenots. Montmorency, envoyé quelque tems après dans le Piémont en qualité de lieutenant-général, attaqua près de

Veillanne les Espagnols, commandés par le prince Doria, & les mit en déroute. Cette victoire fut suivie de la levée du siège de Casal, & lui mérita le bâton de maréchal de France. Ses prospérités l'égarerent; il se flatta de pouvoir braver le cardinal de Richelieu. Gaston, duc d'Orléans, aussi mécontent de ce cardinal, se rend auprès de Montmorency, gouverneur du Languedoc; & cette province devient dès-lors le théâtre de la guerre. Le roi envoie contre les rebelles, les maréchaux de la Force & de Schomberg. Celui-ci s'avança près de Castelnaudari, avec 2000 hommes de pied & 1200 chevaux. Montmorency est battu & fait prisonnier. Toute la France, pénétrée de ses services, de ses vertus, de ses triomphes, demande inutilement qu'on adoucisse en sa faveur la rigueur des loix. Richelieu croit devoir faire un exemple qui épouvante les grands; convaincu que l'impunité multiplieroit des scènes aussi scandaleuses qu'inquiétantes, & exposeroit l'état à un danger continuel. Le procès du prisonnier est donc instruit dans les formes légales. Les juges interrogent Guitaut, pour savoir s'il a reconnu le duc dans le combat: « Le feu & la fumée dont il étoit couvert (répond cet officier les larmes aux yeux), m'ont empêché d'abord de le distinguer; mais voyant un homme qui, après avoir rompu six de nos rangs, tuoit encore des soldats au septième, j'ai jugé que ce ne pouvoit être que M. de Montmorency. Je ne l'ai su cer-

tainement, que lorsque je l'ai vu à terre, sous son cheval mort ». Parmi les personnes qui sollicitèrent la grâce de cette illustre victime, il y eut un grand seigneur qui dit au roi, « qu'il pouvoit juger aux yeux & au visage du public à quel point on desiroit qu'il lui pardonnât. — Je crois ce que vous dites (répondit le prince), mais considérez que je ne serois pas roi, si j'avois les sentimens des particuliers: il faut qu'il meure ». Réponse qu'on ne peut désapprouver si on en saisit le vrai sens. On lui trancha la tête à Toulouse le 30 octobre 1632, à 37 ans. Son corps fut transporté dans l'église de la Visitation de Moulins, où Marie-Felice des Ursins, son épouse, dame illustre par sa vertu & par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre. Comme il fut décapité au pied de la statue de marbre de Henri IV, après de vaines intercessions auprès de Louis XIII, on fit sur sa mort les vers suivans:

*Ante patris statuum, nati implacabilis ira  
Occubui, indignâ morte manique cadens.  
Illorum ingemuis neuter, mea fata videndo:  
Ora patris, nati pectora marmor erans.*

Le fleur du Gros donna sa Vie en 1643, in-4°. Il y en a une autre, 1699, in-12: l'une & l'autre assez mal écrites. Les biens de cette maison passèrent dans celle de Condé, par la sœur du duc de Montmorency, Charlotte-Marguerite, qui avoit épousé Henri II, prince



de Condé. Elle mourut en 1650. Mais il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas & en France. M. Désormeaux (assez avantageusement connu par l'*Abregé de l'Histoire d'Espagne*; mais très-désavantageusement par son *Histoire de la Maison de Bourbon*), a donné en 1764 une *Histoire* intéressante de la Maison de Montmorency, Paris, 5 vol. in-12. Cotelendi a fait celle de la duchesse de Montmorency, morte en 1666, Paris, 1684, in-8°. Il y en a une plus récente en 2 vol. in-12.

MONTMORENCY, (Jeanne-Marguerite de) connue sous le nom de *la Solitaire des Rochers*, naquit à Paris en 1649, de parens qui occupoient les premiers rangs à la cour, & que tout porte à croire qu'ils étoient du nom que nous donnons ici à cette fille célèbre: car cette maison perdit effectivement en 1666 une demoiselle âgée d'environ 15 ans, dont elle n'eut jamais de nouvelles; & ce fut justement à cette époque que *la Solitaire*, qui avoit le même âge, s'échappa du sein de sa famille. Après avoir pratiqué en divers états l'humilité & l'abnégation chrétienne, sans être reconnue nulle part, elle se retira dans les Monts Pyrénées, où elle mena une vie admirable dans deux retraites sauvages, qu'elle embellit, à un certain point, par son travail & l'art de sculpteur & de menuisier qu'elle possédoit parfaitement. Le crucifix que madame de Maintenon en hérita après la mort de son directeur, le P. Luc de Bray, fit l'admiration des plus habiles ouvriers.

Elle quitta sa retraite pour aller à Rome recueillir les graces du Jubilé en 1700; & comme l'on ne fait plus rien d'elle depuis cette époque, on croit qu'elle mourut dans ce voyage. On a fait bien des recherches, par ordre même des premiers magistrats, pour découvrir sa sépulture; mais sans succès. Son Histoire a paru en 1787, sous le titre de *Vie de la Solitaire des Rochers*. Comme l'auteur anonyme est un des plus fanatiques saltimbanques de S. Médard, il a prétendu en faire, en dépit de l'évidence des faits parlans, une sainte du parti. » C'eût été effectivement un » beau sujet de triomphe, dit » l'abbé Bérault, qu'une jeune » Montmorency, qui se dé- » robe à toutes les grandeurs » du siècle, & va s'enterrer » dans un désert inconnu, pour » s'y faire Janséniste. Mais qui » seroit assez dépourvu de bon » sens, pour croire à cette » chimere? Il la faut reléguer » avec tant d'autres fictions de » même espece, dans l'Eglise » de Port-Royal & d'Utrecht, » qui avouant par-là l'impuil- » sance où elle est de produire » les vrais Saints, s'efforce en » toute rencontre de les ravir » à l'Eglise Romaine ». On a d'elle plusieurs *Lettres* écrites au P. Luc de Bray, dont on n'a pu découvrir les originaux, qui furent quelque tems entre les mains de madame de Maintenon; mais on en a des copies, qui portent toutes un caractère de vérité, propre à persuader les plus difficiles critiques, si on en retranche ce que le fanatisme jansénien de l'éditeur y a inséré d'une manière si gauche &

si contrastante avec tout le reste, qu'il est impossible de s'y méprendre. D'ailleurs toute la vie de cette fille, les livres dont elle se servoit, les maximes & ses goûts, ses pratiques & ses exercices de piété, l'ingénuité & la franchise de son caractère, tout ce qu'on a & qu'on fait d'elle, est en opposition avec l'orgueilleuse hypocrisie de cette secte. Voyez le tome 23e. de l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Bérault, p. 1 & suiv.

MONTMORENCY, voy. LAVAL, LUXEMBOURG & NIVELLE.

MONTMORIN, (Thomas de) se distingua au siege de St-Jean d'Angeli, en 1368, & à la bataille de Poitiers, en 1356, où il fut fait prisonnier. Il vivoit encore en 1370. Il étoit d'une très-ancienne famille d'Auvergne, divisée en différentes branches, de l'une desquelles étoient les deux comtes de Montmorin, l'un ministre d'état, l'autre gouverneur de Fontainebleau, assassinés par les Parisiens lors du massacre des prêtres, des nobles & des prisonniers, le 2 & le 3 septembre 1792.

MONTMORT, (Pierre-Raimond de) né à Paris en 1678, d'une famille noble, fut destiné au barreau par son pere. Dégoûté de cette profession, il se retira en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, & ensuite en Allemagne. Il revint en France l'an 1699, n'étudia plus que la philosophie & les mathématiques, suivant en tout les conseils du P. Malebranche, son ami & son guide. En 1700 il fit un second voyage en Angleterre,

qui lui fut plus utile que le premier. A son retour il prit l'habit ecclésiastique, qu'il quitta en 1706, pour se marier avec Mlle. de Romicourt, petite-niece de madame la duchesse d'Angoulême. Depuis il passa la plus grande partie de sa vie à sa campagne, & surtout à sa terre de Montmort. Il n'en sortit que pour faire en 1713 un 3e. voyage en Angleterre, où il observa l'éclipse solaire de cette année. La vie de Paris lui paroissoit trop distraite, pour des méditations aussi suivies que les siennes. Ce savant estimable mourut en 1719 à Paris, de la petite vérole, à 41 ans, universellement regretté. Montmort étoit vif & sujet à des coleres d'un moment, auxquelles succédoient une petite honte & un repentir gai. Les malheureux chérifsoient en lui un consolateur, & les pauvres un pere. On a de lui un *Essai d'analyse sur les Jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1713, in-4°. Cet ouvrage, fruit de la sagacité & de la justesse de son esprit, fut reçu avidement par les géometres.

MONTMORT, voyez HABERT Henri-Louis.

MONTMOUTH, (Jacques, duc de) fils naturel de Charles II roi d'Angleterre, né à Rotterdam en 1649, fut mené en France à l'âge de 9 ans, & élevé dans la Religion Catholique. Le roi son pere ayant été rétabli dans ses états en 1660, le fit venir à sa cour, & lui donna des gages de sa tendresse. Il le créa comte d'Orkney (titre qu'il changea ensuite en celui de Montmouth); le

fit duc & pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretiere, capitaine de ses gardes, & l'admit dans son conseil. Le duc de Montmouth passa au service de la France avec un régiment Anglois, se signala contre les Hollandois, & fut fait lieutenant-général des armées de France. De retour en Angleterre, il continua de se distinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Ecosse, il les défit; mais peu de tems après il se joignit aux factieux, & trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le roi Charles II, son pere, & le duc d'Yorck, son oncle. Charles, sollicité par sa tendresse autant que par la bonté de son cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point son cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il se retira en Hollande, pour attendre le moment favorable de faire éclore ses projets. A peine eut-il appris que le duc d'Yorck avoit été proclamé roi sous le nom de Jacques II, qu'il passa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Après avoir rassemblé des troupes, il hasarda le combat contre celles de son souverain. Il fut vaincu & contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un fossé, couché sur la fougere. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus soumis pour demander grace, & obtint la permission de venir se jeter aux pieds du roi, mais rien ne put toucher le monarque qui con-

noissoit l'incorrigibilité de ce caractère odieux. Le coupable fut conduit à la tour de Londres, d'où il ne sortit que pour porter sa tête sur un échafaud, le 25 juillet 1685. M. de St.-Foix a prétendu qu'à la place du duc de Montmouth, on fit mourir un malfaiteur qui lui ressembloit parfaitement; & que ce duc fut envoyé en France, & enfermé dans une prison des isles Ste.-Marguerite avec un masque de fer. Il conjecture que le duc de Montmouth est le même que le prisonnier nommé *Masque de Fer*, dont nous avons parlé au mot MASQUE & BEAUFORT; quoique ses preuves ne soient pas concluantes, il y en a de spécieuses, entre lesquelles il faut compter la permission que le duc eut d'abord de venir se jeter aux pieds du roi; ce qui ne s'accorde guere avec son supplice.

MONTPENSIER, (Anne-Marie-Louise d'Orléans, plus connue sous le nom de *Mademoiselle de*) fille de Gaston, duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. Son pere, prince bizarre, impétueux & intrigant, transmit ses défauts à sa fille. Mademoiselle prit le parti de Condé dans les guerres de la Fronde, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes de Louis XIV, le canon de la Bastille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'esprit du roi son cousin. Le cardinal Mazarin, qui savoit combien elle avoit envie d'épouser une tête couronnée, dit alors: *Ce canon-là vient de tuer son mari.* La cour s'opposa toujours depuis aux alliances qui lui

firent plaisir, & lui en présenta d'autres qu'elle ne pouvoit accepter. Après avoir languï jusqu'à 43 ans, cette princesse, destinée à des souverains, voulut faire à cet âge la fortune d'un simple gentilhomme. Elle obtint en 1669 la permission d'épouser le comte de Lauzun, capitaine des gardes-du-corps & colonel-général des dragons, à qui elle donnoit avec sa main, tous ses biens estimés 20 millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans qu'on nomme le Luxembourg. Le contrat étoit dressé. La reine, le prince de Condé, représenterent au roi l'injure que cette alliance faisoit à la famille royale; & Louis XIV crut devoir révoquer son consentement. Les deux amans se firent donner secrettement la bénédiction nuptiale. Lauzun, ayant éclaté contre madame de Montespan, à qui il attribuoit en partie sa disgrâce, fut enfermé pendant dix ans à Pignerol, & n'obtint sa liberté qu'à condition que Mademoiselle céderoit au duc du Maine la souveraineté de Dombes & le comté d'Eu. L'élargissement de son époux, la liberté de vivre avec lui, parut contenter Mademoiselle; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Lauzun exerça sur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour, revenant de la chasse, il lui dit: *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes.* Cette princesse s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement qui étoit le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg;

mais la femme de Lauzun se rappella enfin qu'elle avoit failli d'être celle d'un empereur, & en prit l'air & le ton: « Je vous défends, lui dit-elle, de vous présenter jamais devant moi ». Mademoiselle, après avoir passé le commencement de sa vie dans les plaisirs & les intrigues, le milieu dans les amours & les chagrins, en passa la fin dans la dévotion & l'obscurité. Elle mourut en 1693, peu regrettée & presque entièrement oubliée. On a d'elle des *Mémoires*, dont l'édition la plus complète est celle d'Amsterdam (Paris), 1735, en 8 vol. in-12. « Ces *Mémoires* sont plus d'une femme occupée d'elle, dit l'auteur du *Siccle de Louis XIV*, que d'une princesse témoin de grands événemens; mais à travers mille minuties, on y trouve des choses curieuses, & le style en est assez pur ». Il y a dans l'édition que nous avons indiquée: I. *Un Recueil des Lettres de Mademoiselle de Montpensier à Madame de Monteville, & de celle-ci à cette Princesse.* II. *Les Amours de Mademoiselle & du Comte de Lauzun.* III. *Un Recueil des Portraits du Roi, de la Reine, & des autres personnes de la cour:* quelques-uns de ces portraits sont bien faits & intéressans. IV. Deux Romans; l'un intitulé: *la Relation de l'Isle imaginaire.* & l'autre: *La Princesse de Paphlagonie.* Ils sont pleins de goût & d'une fine critique. Le *Cyrus* du dernier roman est M. le prince mort en 1686; & la *Reine des Amazones* est Mademoiselle de Montpensier. On a encore

d'elle deux livres de dévotion.

MONTPER, (Joffe) peintre de l'école Flamande, né vers l'an 1580, mourut vers le milieu du 17<sup>e</sup>. siècle. Il a excellé dans le paysage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres flamands. Il a affecté un goût heurté, & une sorte de négligence. Cependant il n'y en a point qui fasse plus d'effet à un certaine distance, & qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a su dégrader les teintes. Verhagen, célèbre peintre, encore vivant (1792), a adopté cette maniere, avec de brillans succès. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 août 1788, p. 499.

MONTPEZAT, (Antoine de Lettes, dit *des Prez*, seigneur de) n'étoit que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix. Prisonnier à la bataille de Pavie, il se présenta si à propos & de si bon cœur pour servir à François I de valet-de-chambre dans sa prison, que ce prince prit confiance en lui, & l'envoya porter en France des ordres secrets à la régente. Cette aventure fit la fortune de Montpezat. Il se trouva au siege de Naples en 1528. Il défendit Fosfan, petite ville de Piémont, contre une armée impériale, en 1536. Les assurances qu'il donna d'un heureux succès, firent entreprendre le siege de Perpignan en 1541; mais son peu de prévoyance fut cause qu'on le leva. Cette faute n'empêcha point qu'il ne fût maréchal de France en 1543. Il mourut le 25 juin de l'année suivante.

MONTPLAISIR, (René

de Bruc) d'une famille noble de Bretagne, étoit oncle du maréchal de Crequi. Il passe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse de la Suze, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poésies*, 1759, in-12, parmi lesquelles son *Temple de la Gloire* tient le premier rang. Il est adressé au duc d'Enghien (depuis le grand Condé) à l'occasion de la bataille de Nortlingue qu'il avoit gagnée sur le général Mercy. Montplaisir avoit servi avec distinction sous ce prince. Il mourut vers 1673, lieutenant-de-roi à Arras. — Il ne faut pas le confondre avec Caillavet de MONTPLAISIR, avocat du parlement de Bourdeaux, qui vivoit vers l'an 1634, année de la 2<sup>e</sup>. édition de ses *Poésies*, in-12.

MONTREAL, (Jean de) voyez MULLER.

MONTRESOR, voyez BOURDEILLES.

MONTREUIL, voy. EUDES de Montreuil.

MONTREUIL, (Matthieu de) poète François, né à Paris, eût une jeunesse fort dissipée. Après avoir dépensé son bien en voyages & en plaisirs, il servit en qualité de secrétaire auprès de Cofnac, évêque de Valence, qu'il suivit à Aix, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de cette ville. Montreuil y mourut en 1691, à 71 ans. On a de lui plusieurs Pièces de *Poésies* & des *Lettres*, qu'il recueillit lui-même in-12, 1666. Montreuil étoit un de ces écrivains ingénieux & faciles, incapables du grand, mais qui peuvent réussir dans le genre médiocre.

**MONTREUIL** ou **MONTREUIL**, (Bernardin de) Jésuite, se distingua par ses talens pour la chaire & pour la direction. Nous avons de lui une excellente *Vie de J. C.*, revue & retouchée par le P. Brignon. Cette Vie peut tenir lieu d'une bonne Concorde des Evangiles. Elle a été réimprimée à Paris en 1741, en 3 vol. in-12. L'auteur a conservé, autant qu'il a pu, cette onction divine, qui est au-dessus de tous les vains ornemens de l'esprit.

**MONTREUX**, (Nicolas de) gentilhomme du Mans, qui prit le nom d'*Ollenix du Mont Sacré*, mort vers 1608, à 47 ans, eut pour pere un maître-des-requêtes de la maison de Monsieur frere du roi. On a de lui: I. Des Romans. II. Plusieurs Pieces de Théâtre, & une *Histoire des Turcs*, 1608, in-4°; le tout peu estimé.

**MONTROSS**, (Jacques Graham, comte & duc de) généralissime & vice-roi d'Ecosse pour Charles I roi d'Angleterre, défendit généreusement ce prince contre les rebelles de son royaume. Il se distingua à la bataille d'Yorck, vainquit plusieurs fois Cromwel, & le blessa de sa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il passa en Ecosse, employa son bien & son crédit à lever une armée, prit Perth & Aberden en 1644, battit le comte d'Argyle, se rendit maître d'Edimboug. Charles I s'étant remis entre les mains des Ecossois, ils firent donner ordre au marquis de Montross de désarmer. Ce grand homme obéit à regret, & abandonna l'Ecosse à la su-

reur des factieux. Inutile en Angleterre, il se retira en France, & de là en Allemagne, où il signala son courage à la tête de 12000 hommes, en qualité de maréchal de l'Empire. Le roi Charles II, voulant faire une tentative en Ecosse, le rappella, & l'envoya avec un corps de 14 à 15000 hommes. Le comte de Montross s'y rendit maître des Orcades, & descendit à terre avec 4000 hommes. Mais ayant été défait, il fut obligé de se cacher dans des roseaux, déguisé en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Ecossois, nommé *Brime*, qui avoit autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général Lesley, qui le fit conduire à Edimbourg, où couvert de lauriers, & victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu & écartelé au mois de mars 1650. L'empereur, les rois de France & de Suede firent tous leurs efforts pour le sauver. Le premier écrivit au parlement une lettre très-vigoureuse, mais l'usurpateur prit toutes les mesures pour que sa victime ne lui échappât point. Charles II rétablit la mémoire de ce fidele sujet.

**MOOR**, (Antoine) peintre, natif d'Utrecht, mort à Anvers en 1597, âgé de 56 ans. On l'appelle aussi le *Chevalier de Moor*, parce que son mérite le fit décorer de ce titre par un prince souverain. Le séjour qu'il fit en Italie, & sur-tout à Venise, forma son goût, & lui donna une maniere qui fit rechercher ses ouvrages. Ses Tableaux sont rares & fort chers. Il a excellé à peindre le portrait; il a aussi très-bien